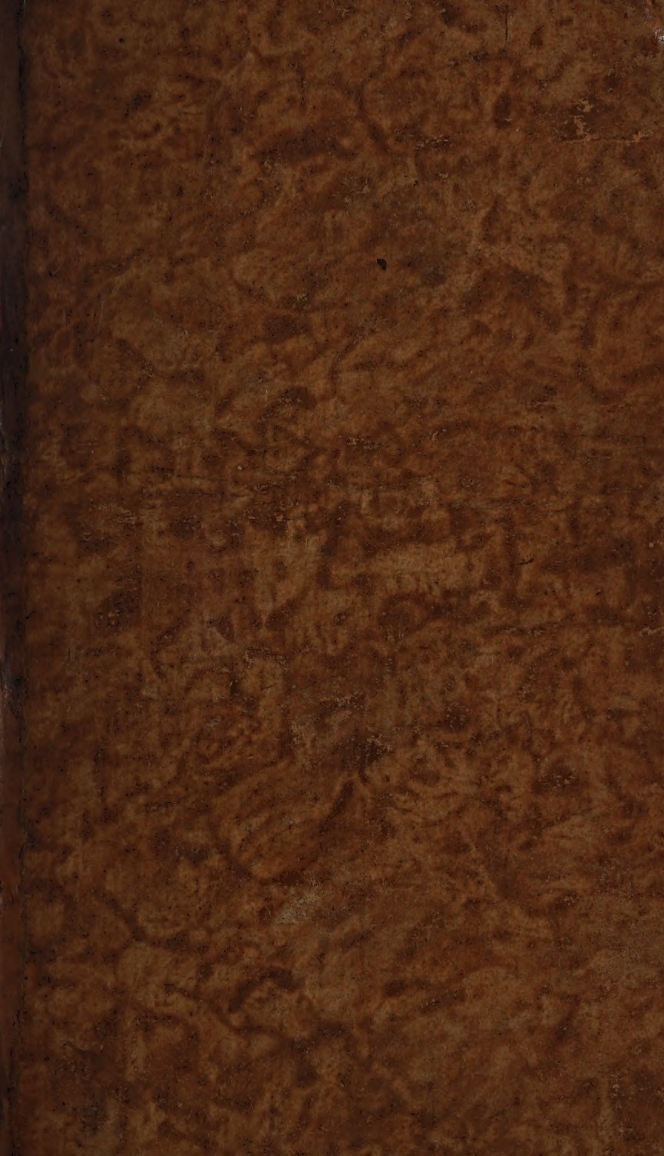


PRINCIPES

DE

MEDECINE

ET

DE GRANDE CHIRURGIE,

Extraits des Ouvrages d'Hippocrate & de Boerrhaave, &c. &c.

Par M. LANSEL DE MAGNY, Docteur en Médecine, &c.

Præclarè in obeundo ſui officii munere verſantur quorum animo impreſſa eſt notitia antecedentium temporum, & conſequentium progreſſus; ut cum morbi hujus, aut illius indolis, inciderint, aliquid novum contigiſſe non dicant, & novorum morborum, tamquam incogniti cujusdam monſtri acceſſu, ac fronte non terreantur. Quod iis accidit, qui in diem vivunt, paulùm admodùm ſentientes quid olim adventarit, &c. Baillou *Med. Pariſ.*



A PARIS,

Chez LESCLAPART, Libraire, Quai de Gèvres.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

On peut traduire virtuellement l'Épigraphe par ce paſſage de Freind.

Un Homme peut voir des malades toute ſa vie ſans être plus éclairé. S'il ne voit d'autres objets que ceux que lui préſente ſa foible vue, il n'en tirera jamais que de frivoles obſervations. Mais celui qui lit, étend ſes lumières. La lecture fait parcourir à l'eſprit un champ plus vaſte que la pratique la plus étendue : elle joint à notre expérience celle de nos Prédéceſſeurs ; c'eſt de leur concours qu'on peut attendre quelques progrès, &c.





ÉPITRE

A MONSIEUR

LE CAMUS,

Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, &c. &c.

MONSIEUR,

En agréant ce fruit de mes foibles Talens, vous m'imposez silence sur vous-même. Vous me permettrez de vous dire que

vous devez faire cette défenſe, non ſeulement à vos amis, qui manifeſtent votre bon cœur, votre ſenſibilité pour les malheureux, & votre déſintéreſſement dans tout; mais encore à ces Académies qui ſe font gloire de vous compter au nombre d'un de leurs membres. Cette défenſe convient encore plus à ces eſprits fins & délicats, qui découvrant dans vos Ecrits, & dans toute votre perſonne, l'homme d'eſprit, de génie, & ce qui vaut encore mieux, l'homme de ſentiment, vous repréſentent comme un de ces mortels rares & néceſſaires ſur la terre. La défenſe que vous m'avez faite eſt inutile. D'ailleurs, que pourrois je dire à mon âge ſur votre eſprit, votre érudition, vos qualités de vrai ami & de grand Citoyen? Il faut avoir en ſoi pour le moins le germe des qualités de ſon Héros pour bien le louer: auſſi c'eſt moins par l'eſprit que par le ſentiment, que ma dédicace vous plaira. C'eſt l'avantage dont je ſuis uniquement jaloux.

Croyez moi pour toute la vie, avec un attachement reſpectueux,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur,
LANSEL DE MAGNY, D. M.



PRÉFACE.

LA vie eſt courte & la médecine eſt un art long. Je conclus de cet aphoriſme d'Hippocrate, que c'eſt une mauvaiſe méthode dans l'étude de la médecine, de s'arrêter à des queſtions uniquement curieuſes, qu'on ne peut apprendre qu'avec beaucoup de peines & de tems. Cette étude de choſes inutiles en médecine eſt cauſe que ceux qui s'y livrent ſont embarraſſés auprès des malades ; elle eſt cauſe que les Grands Théoriciens ſont de foibles Praticiens ; non pas à cauſe que la théorie eſt inutile pour la pratique de la médecine, (car un bon Praticien eſt un grand Théoricien) mais à cauſe que la plûpart des théories en médecine ne conduiſent à rien. Je le répete *la vie eſt courte & la médecine eſt un art long* ; Il eſt donc

a 3

inutile d'en ſurcharger l'étude de mille queſtions vaines, frivoles & embarraſſantes. Je n'excepte pas même certaines queſtions qui ont rapport à l'anatomie. L'étude de l'anatomie eſt la baſe de la médecine & de la chirurgie à la vérité; mais ce n'eſt point l'étude de cette anatomie ſublime & minutieuſe; mais de cette anatomie pathologique; c'eſt-à-dire, de cette anatomie qui explique le ſiége, & les cauſes des maladies, par l'anatomie même. Si la vie étoit longue & la médecine & la chirurgie pratiques des arts moins difficiles à étudier, à apprendre à connoître même dans le cabinet; je conſentirois volontiers qu'on ſe livrât à ces queſtions vaines & curieuſes qu'on enſeigne ordinairement dans les écoles, qui ne tendent ni à rendre l'hiſtoire des maladies & des médicamens plus claire, ni plus intelligible.

Pour bien étudier la médecine, il faut ſe choiſir de bons Maîtres, très-verſés ſur-tout dans l'étude des ouvrages des anciens Médecins; ne paſſer aucun jour de ſa vie ſans apprendre quelque choſe de nouveau; lire peu & réflechir beaucoup ſur ſes lectures; (les Médecins les plus habiles ne ſont point ceux qui ont

lè plus lu & le plus vu, mais ceux qui ont le plus réflechi ſur ce qu'ils ont lu & ſur ce qu'ils ont vu.) On ne réfléchit jamais mieux que dans la ſolitude. Je peux ajouter ici pour relever l'excellence de l'étude profonde & réfléchie de la médecine & de la chirurgie pratiques, que ceux qui s'y ſont le plus adonnés, ſont les plus heureux dans le traitement même des maladies qu'ils n'ont jamais vues; mais qu'ils ont bien étudiées, & bien lües. Ce que je dis ici paroît un paradoxe à pluſieurs; il eſt même contraire au ſentiment qui perſuade le peuple, qu'il faut être vieux Médecin, pour être ſçavant & heureux Médecin. J'ai vu de jeunes Médecins plus heureux, que de vieux Médecins renommés, dans la curation des maladies graves, difficiles, qu'ils voyoient pour la premiere fois; mais qu'ils avoient ſans doute mieux étudiées, que les vieux Médecins. La remarque que nous venons de faire eſt virtuellement renfermée dans le ſentiment de *Rhaſès*, Médecin arabe, très-ſçavant & très-célébre, qui préféroit un jeune Médecin qui avoit éminemment bien étudié l'hiſtoire des maladies, à un vieux Médecin qui ne les avoit que médiocrement étudiées.

Voici les livres qui doivent principalement composer la bibliothéque d'un Étudiant, soit en médecine, soit en chirurgie. *Les Entretiens Physiques du Père Regnaud ; les Leçons de Physique de l'Abbé Nollet ; l'Anatomie de Lieutaud, de Verdier, de Winslow ; la Physiologie de Haller ; les Principes de Chirurgie de la Faye ; le Cours de Chirurgie de Col de Villars ; les Institutions de Médecine de Boerhaave ; les Aphorismes du même Auteur sur la connoissance des Maladies commentés par Van-Swieten ; les Mémoires de l'Academie de Chirurgie de Paris ; les Élémens de Chymie, Théorique & Pratique de Macquer ; la Chymie & la Pharmacie de Lemery ; les Élémens de Pharmacie de Beaumé ; les Plantes de Chomel ; les Accouchemens de Levret ; les Opérations de Dionis ; les Instituts de Tournefort pour l'Étude des Plantes ; l'Histoire Naturelle de l'Homme dans l'état de Maladie par Clerc ; les, &c. &c.* Quand les jeunes Médecins & les jeunes Chirurgiens ont compris dans ces Auteurs tout ce qui est relatif à leur état ; quand ils sont en état de le mettre en pratique ; ils doivent étudier les anciens Médecins, sur-tout les Observateurs tant anciens que moder-

nes. C'eſt un moyen d'aprendre plus vîte la médecine, que de ſuivre un Médecin dans quelqu'hopital, que d'étudier chez ſoi la maladie que l'on a vue, que d'en comparer le progrès & l'iſſue avec ce que l'on a lu. Enfin ſi l'on veut ſe faire vraiment honneur en pratiquant la médecine ou la chirurgie, il faut ſe faire une loi d'étudier toute la vie. Hippocrate dit: *Perſonne n'a jamais ſçu la médecine à fond, pas même celui qui l'a inventée. Quoique vieux je ne me flatte point d'avoir atteint le faîte de cet art.* Il convient donc qu'un étudiant, ſoit en médecine, ſoit en chirurgie ſe faſſe de bonne heure un plaiſir d'étudier, puiſque c'eſt un devoir qu'il eſt obligé de remplir toute la vie, s'il veut connoître profondément ſon état. D'ailleurs le plaiſir de l'étude le dédommagera des peines que la méchanceté & l'envie ont attachées à la pratique de l'art de guérir. Pluſieurs me blâmeront peut être ici de faire ſentir aux jeunes gens que l'art de guérir eſt un art difficile. Ce n'eſt pas rendre ſervice à quelqu'un de lui cacher les peines de l'état qu'il veut embraſſer. Cette délicateſſe mal entendue occaſionne des regrets à celui qui embraſſe un état dont il ne

connoiſſoit point les déſavantages.

Quelque ſimple qu'on vueille rendre l'art de guérir, il ſera toujours le plus difficile des arts ; & le Médecin & le Chirurgien mériteront toujours beaucoup de conſidération dans l'état ; non pas ſeulement à cauſe qu'ils ſont ceux qui approchent le plus de la divinité par leurs bienfaits, mais encore à cauſe que ce ſont ceux dont l'état eſt le plus pénible, le plus difficile & le plus utile.

Je préſſens qu'un critique qui lira cet Ouvrage me fera ces objections, que les extraits ſont inutiles, qu'ils n'apprennent rien de nouveau, que nous ne manquons point de principes de médecine, que les miens paroiſſent obſcurs dans certains endrois.

La *critique eſt aiſée*, dit un Poëte, & *l'art difficile* ; un bon extrait donne l'envie de lire un Ouvrage excellent qui rebute par ſa longueur, rien n'eſt plus difficile à faire que certains extraits ; ceux de médecine ſont certes de ce nombre ; Quelle ſagacité, quelle pénétration, quelle profondeur de jugement, quelle étendue de génie ne faut-il pas pour rédiger un livre entier en trois ou quatre propoſitions, quelquefois plus claires, plus

intelligibles, que le livre dont elles ſont l'abrégé!

Soit que certains extraits n'apprennent rien de nouveau, les miens pourront plaire à certains curieux par les efforts que j'ai faits pour accorder les anciens avec les modernes & les modernes entr'eux ſur le *tems de purger*, ainſi que ſur pluſieurs autres point de la dernière importance; tels que la *ſaignée*, pour diſtinguer les cas où elle tue, ceux où elle guérit, &c. &c. je peux même ajoûter que je pourrai plaire par les efforts que j'ai faits pour ſimplifier la deſcription des maladies & des remèdes.

Soit auſſi que nous ne manquions pas de principes de médecine, je dis, *ſoit*, car je ne crois pas la république des ſciences auſſi riche, qu'on la ſuppoſe, j'oſe aſſurer que j'ai eu la hardieſſe de traiter dans mes principes des queſtions que chacun n'a point voulu ſe donner la peine d'approfondir.

Si l'on me dit que mon Ouvrage paroît obſcur dans certains points, je réponds que des perſonnes qui ne ſont point de l'art, m'ont compris dans ce qui m'avoit donné le plus de peine; que cet Ouvrage devoit être le ſujet d'un commentaire que je devois faire dans un

cours particulier, & que mon critique doit en qualité d'aîné me critiquer en faiſant quelque choſe de mieux; *le devoir d'un Médecin*, dit Hippocrate, *eſt de faire de nouvelles découvertes dans ſon art, ou de perfectionner celles qui ont déjà été faites, plutôt que de perdre ſon tems à cenſurer les autres & à les rendre mépriſables.*





PRINCIPES DE MEDECINE ET DE GRANDE CHIRURGIE,

Extraits des Ouvrages d'Hippocrate & de Boerhaave, &c.

DE LA PHYSIOLOGIE,

Sur-tout en tant qu'elle explique les dérangemens de l'économie animale.

§. I. DE *la Fibre & de ses propriétés.* La Fibre simple est un tuyau cylindrique, semblable à un cheveu ; elle est composée de parties terrestres, unies ensemble par le moyen d'un suc gluant & épais. Toutes nos parties solides sont composées de fibres, même nos os. Toutes nos fibres ont été molles dans leur commencement. La chaleur, la texture particulière des fibres,

tantôt courbe, tantôt étroite, retiennent le suc gluant embarrassé dans les parois de la fibre, & l'ossifient de cette manière. La plûpart de nos fibres sont sensibles, élastiques & irritables. Tout le monde connoît que la sensibilité dans une fibre est la faculté de produire des sensations dans l'ame, dès qu'elle est agitée. L'élasticité est une force qui remet un corps dans le premier état dont il a été dérangé. L'irritabilité dans une fibre est un pouvoir de se contracter plus ou moins de fois quand elle a été muë : injectez de l'eau dans le corps d'un homme mort, vous le verrez palpiter plus ou moins de fois. Il paroît que la cause de l'irritabilité de nos fibres est la matière ignée & humide dont elles sont pénétrées. La matière ignée est facile à agiter ; elle communique son mouvement avec d'autant plus de facilité qu'elle est répandue dans un corps plus mol & plus humide. La cause de l'élasticité est aussi la matière ignée extrêmement mobile, qui après s'être muë, tend à se remettre dans son premier état. La cause de l'élasticité de la matière ignée est un pouvoir qui lui est particulier de recevoir le mouvement obliquement & directement.

§. II. *Du Cerveau.* Le Cerveau est formé de deux substances, l'une cendrée, l'autre médullaire. Ces substances sont fibreuses, elles occupent toute la cavité du crâne & du canal de l'épine. Les fibres du cerveau se croisent, celles du côté gauche passent au côté droit, & celles du côté droit passent au côté gauche. Ainsi quiconque voudra chercher les causes de la paralysie, à l'accasion d'un coup, d'une chûte, ou de quelque autre cause, doit la chercher ordinairement dans le côté de la tête qui est opposé à

la partie paralyſée. La ſubſtance du cerveau donne naiſſance aux nerfs, les nerfs la donnent enſuite aux différentes parties du corps, ou du moins ils leur ſont continus, ainſi qu'on le prouve dans les réflexions ſuivantes. *La piquure ou la ſection incomplette d'un nerf donne lieu à la fiévre, à la phrénéſie, & à la douleur de toutes nos parties. La piquure d'une aponévroſe, même dans l'endroit où l'on n'apperçoit aucun nerf, excite des convulſions dans toutes les parties du corps.* Ces deux réflexions prouvent inconteſtablement, ou que nos parties tirent leur naiſſance des nerfs, ou qu'elles leur ſont contiguës. Les nerfs ſervent à donner au corps le ſentiment & le mouvement; ils donnent ce ſentiment & ce mouvement par le moyen d'un fluide dont la nature n'eſt pas encore démontrée. Si on lie & ſi on coupe quelques nerfs, les parties qui ſont au-deſſous de la ligature perdent le ſentiment & le mouvement; celles qui ſont au-deſſus conſervent l'un & l'autre. Il faut donc qu'il y ait un fluide, concluent tous les Auteurs, pour donner le ſentiment & le mouvement. Je ſuis perſuadé de l'exiſtence de ce fluide; mais je crois que cette expérience ne prouve rien autre choſe, ſinon que le ſentiment & le mouvement s'opèrent par le mouvement des nerfs que la ligature ſuſdite empêche. Quoi qu'il en ſoit, il paroît certain que la nature ſe paſſe quelquefois de ce fluide pour donner le mouvement au corps. Nous avons des hiſtoires d'enfans nés ſans cerveau, & ſans moëlle allongée, qui ont vécu quelques heures.

§. III. *De la ſympathie de la Tête & du Cerveau avec toutes les parties du corps.* Pour

bien connoître la ſympathie de la tête, du cerveau & de ſes parties, il faut remarquer les choſes ſuivantes. *Sous l'expanſion tendineuſe dont la tête eſt couverte, eſt le périoſte du crâne composé de deux lames, dont la première, comme intérieure, perce l'os en différens points, & communique ſur-tout du côté des ſutures avec la dure-mère, qui tapiſſe intérieurement le crâne; Des nerfs ſortis de la cinquième paire & de la portion dure de la ſeptième, ſe diſtribuent aux parties extérieures de la tête.* Voici ce que l'Anatomie apprend de la communication des parties extérieures du crâne avec les parties intérieures. *Comme les parties intérieures du crâne ſe propagent, s'étendent dans toute l'étendue du corps, ſoit médiatement, ſoit immédiatement, il eſt clair que les mauvaiſes diſpoſitions des parties extérieures du crâne pourront étendre leurs effets dans toutes les parties du corps. On lit dans les Epidémiques d'Hippocrate qu'une petite plaie faite au col avoit cauſé des convulſions & la mort le jour ſuivant.*

Il eſt intéreſſant de connoître quelle partie de la tête, ſoit intérieure, ſoit extérieure, forme principalement la ſympathie de la tête avec les autres parties du corps. L'expérience nous apprend que toutes les parties de la tête, ſoit contenantes, ſoit contenues, forment également cette ſympathie. Il eſt encore plus intéreſſant de connoître quand une partie du corps eſt léſée à la ſuite des plaies de tête, quelle partie du crâne, ſoit intérieure, ſoit extérieure, eſt affectée, & donne lieu aux affections contre nature des différentes parties du corps. Perſonne n'a encore examiné profondément cette queſtion; ainſi je laiſſerai bien des choſes à deſirer

dans ce que je vais en dire. La légereté d'une blessure au crâne fait croire que ses parties extérieures donnent lieu aux affections contre nature des parties du corps, quelque considérables que ces affections contre nature paroissent. L'enfoncement des os du crâne marque que c'est l'épanchement du sang ou la compression du cerveau qui donnent lieu aux affections contre nature du corps. Une chute de bien haut, sans que le crâne paroisse contus, dénote que les accidens qui en sont la suite procedent de la compression, de l'affaissement du cerveau, ou de la rupture de quelque vaisseau sanguin. Un coup violent à l'extérieur du crâne marque que les accidens qu'il occasionne, procedent de l'inflammation des méninges, sur-tout lorsque l'incision cruciale n'a point donné de soulagement au blessé. Les affections contre nature qui arrivent long-tems après le coup dénotent abcès dans les os du crâne, ou dans les méninges, ou dans les différentes circonvolutions du cerveau. Comme les nerfs s'entre-croisent, on juge que s'il survient paralysie à la suite de quelques coups, la cause de la paralysie existe ordinairement dans le côté du crâne opposé à la partie paralytique. Comme le crâne lésé dans les mêmes endroits a produit maintes fois des affections contre nature, tantôt dans un endroit déterminé du corps, tantôt dans un autre; comme les mêmes affections contre nature du corps ont été produites, tantôt par telle lésion de telle partie du cerveau, tantôt par la lésion de telle autre partie du cerveau; comme une blessure dans le crâne a produit des inflammations, des accidens dans les parties du corps avec lesquelles la partie blessée du crâne n'avoit aucune conne-

xion apparente ; comme la léſion des parties extérieures du crâne a produit les mêmes ſymptômes que la léſion des parties intérieures ; il paroît qu'il eſt téméraire de déterminer par les ſymptômes, que les bleſſures de tête occaſionnent, l'endroit déterminé du crâne ou du cerveau qui eſt léſé & bleſſé. Cependant quand les accidens des bleſſures ne cedent point aux inciſions cruciales, on peut croire que la partie bleſſée eſt dans l'intérieur du crâne. Si les accidens des plaies de tête ſurviennent après quelques bleſſures faites à la face, on peut croire que leur cauſe exiſte dans le bas du crâne. Les ſaignées abondantes dans le commencement de la bleſſure peuvent ſauver ceux qui ſont ainſi bleſſés. Si les accidens qui arrivent longtems après les plaies de tête ſurviennent à la ſuite d'une bleſſure faite au péricrâne, on peut croire que la bleſſure eſt à l'extérieur du cerveau, ou dans l'os du crâne du côté oppoſé à la partie du corps qui eſt malade : dans ce cas on peut faire l'opération du trépan, ſans oſer en aſſurer le ſuccès, à cauſe des raiſons ci-deſſus énoncées.

§. IV. *De l'Eſtomac.* L'Eſtomac eſt un vaiſſeau membraneux, deſtiné principalement à former la digeſtion des alimens. La digeſtion ſe fait par trituration, par diſſolution & par fermentation. (On entend par fermentation un mouvement inteſtinal qui s'excite dans les parties inſenſibles d'un mixte pour en changer la forme ou la figure.) L'objet principal dont on doit s'entretenir en parlant de l'eſtomac, eſt ſa ſympathie avec toutes les parties du corps. L'anatomie, & l'hiſtoire des maladies ſur-tout, prouvent cette ſympathie. L'anatomie nous apprend

que l'eſtomac a pluſieurs nerfs conſidérables. Ces nerfs viennent de la huitiéme paire ; ils s'étendent en formant ſur l'œſophage deux plexus. Le plexus antérieur ſe porte de l'œſophage ſur la grande courbure & la face antérieure de l'eſtomac. Le plexus poſtérieur ſe rend dans la petite courbure de l'eſtomac, enſuite au foie, au pancréas, au diaphragme. Par le moyen de ces nerfs l'eſtomac communique médiatement avec toutes les parties du corps. La pathologie nous apprend auſſi ſur la ſympathie de l'eſtomac des choſes que l'anatomie la plus exacte ne nous auroit jamais fait ſoupçonner. *Un enfant après avoir avalé de la ciguë aquatique tomba en convulſion de toutes les parties du corps ; il perdit connoiſſance trop peu de tems après avoir avalé cette ciguë pour qu'on pût ſoupçonner que la moindre partie de cette ciguë avoit paſſé dans la maſſe du ſang : après avoir perdu toutes ſes forces, il mourut.* Je fus appellé il y a quelques jours pour voir un malade qui commençoit à devenir paralytique des deux mains ; je lui ordonnai premiérement des bains aromatiques & des ſudorifiques ſans ſuccès ſenſible. Perſuadé que les nerfs de l'eſtomac communiquent avec toutes les parties du corps, je le fis vomir avec l'ippecacuana. Je rendis par ce moyen, en peu de jours, à mon malade l'uſage des mains & des bras. Des Auteurs de mérite & de réputation affirment que la plûpart des maladies des enfans & des adultes procedent du vice de l'eſtomac. Ils diſent : *lorſqu'une partie de notre corps, quelle qu'elle ſoit, eſt malade, lorſqu'on ne peut ſoupçonner aucun vice dans les humeurs, ou dans la partie affligée, il faut croire le plus ſouvent que la cauſe de la maladie exiſte ſur-tout dans l'eſtomac.* En voici aſſez

pour prouver la ſympathie de l'Eſtomac. Je conſeille au Lecteur de lire un Ouvrage de *Rega* ſur la ſympathie de l'eſtomac. Quoique *Rega* dans cet Ouvrage paroiſſe trop inſinuer que la cauſe & le ſiége de toutes les maladies exiſtent dans l'eſtomac, quoique ce ſentiment ſoit une erreur dangereuſe, ſon Livre ſur la ſympathie de l'eſtomac eſt néanmoins un des bons ouvrages de Médecine, que l'on doit ſe hâter de lire & d'approfondir.

§. V. *Des forces de la vie.* L'origine des forces de la vie eſt dans la ſemence. Il paroît que la ſemence eſt compoſée de parties fluides & liquides. La partie fluide renferme certainement du feu; la partie ſolide eſt élaſtique. La matière ignée de la ſemence qui eſt toujours en mouvement agit dans l'*Uterus* ſur la partie ſolide de la ſemence; la partie ſolide de la ſemence agit ſur la matière ignée. Dans ces mouvemens nous recevons la vie; ou plutôt ces mouvemens ſont la même choſe que la vie, ou la force de la vie. La force de la vie s'entretient par les alimens, par les bonnes digeſtions ſur-tout. Un homme qui digère mal eſt toujours foible, languiſſant; un homme qui digère bien eſt toujours aſſez fort, aſſez robuſte. D'où il ſuit que l'eſtomac eſt, pour ainſi dire, l'origine de la force de la vie. Je crois cette concluſion vraie dans le ſens le plus étendu. Auſſi les plus ſçavans Médecins ont regardé l'eſtomac comme la ſource de la plûpart des maladies; ils ſe ſont principalement attachés à l'art de purger, & d'employer les ſtomachiques; leurs ſuccès ont prouvé la vérité de leurs principes; certains même ont guéri de nos jours des affections vaporeuſes par l'uſage du quinquina, comme ſtoma-

chique ; & n'ont point douté d'assurer qu'un des plus grands médicamens est le choix des alimens proportionné aux forces de l'estomac. Quand les digestions se font bien, il se fait un bon chyle, qui répare promptement les forces perdues ; qui donne des forces à la nature pour la coction des mauvaises humeurs. Un bon chyle forme un sang louable, qui irrite le cœur, & le fait contracter & dilater convenablement. Un mauvais chyle éteint même quelquefois les mouvemens du cœur, comme on le voit dans certaines indigestions ; un mauvais chyle occasionne la fiévre, &c. en irritant & en obstruant les vaisseaux. C'est le pouls qui nous instruit des degrés, de l'état de la force de la vie, & par conséquent des degrés de la santé & de la maladie. Un pouls fort dans l'état de santé marque une grande force de la vie, beaucoup d'esprits animaux du cervelet envoyés au cœur, de bonnes digestions, de bons alimens, de fortes boissons, une grande abondance de sang. Dans les maladies aiguës, ce pouls marque la raréfaction du sang ; quand il est non-seulement fort, mais vîte & fréquent, il dénote une grande fiévre. Le pouls fort peut tromper dans les maladies du cerveau, où, quoiqu'il y ait un flux libre du cervelet au cœur, les autres parties du cerveau sont embarrassées. Le pouls foible dans l'état de santé dénote le contraire du pouls fort. Le pouls foible dans l'état de maladie, si c'est au commencement, dénote pourriture dans les premières & dans les secondes voies. Le pouls foible à la fin des maladies, après les crises, dénote disette d'esprits vitaux & de bon sang. Le pouls foible dans les maladies chroniques dénote défaut de bonnes hu-

meurs. Le pouls foible peut aussi dénoter dans les maladies aiguës, des pléthoriques sur-tout, abondance de sang. Le pouls dur dans les maladies dénote ou des obstructions dans la membrane de l'artère, ou de la sécheresse dans les mêmes membranes, ou la trop grande plénitude des artères, ou des obstructions à l'extrémité des petites artères, ou un sang dense, compact, enflammé, ou inflammation d'une partie quelconque du corps de l'homme. Un pouls rare marque dans tous les états de la vie que le cœur se contracte plus lentement; il marque par conséquent la disette des esprits animaux, l'abstinence d'alimens, la foiblesse de la force de la vie; il est un mauvais présage dans les maladies. Presque tous les Auteurs & tous les vrais Observateurs disent que le pouls intermittent dans les maladies aiguës est le signe d'une diarrhée critique; ce pouls marque que la force de la vie augmente du côté des intestins pour chasser les matières nuisibles. Lorsque l'intermission ne dure que l'espace d'une diastole, elle annonce une petite évacuation; elle annonce une plus grande évacuation lorsqu'elle dure davantage. La tension de l'artère, jointe à l'intermittence du pouls, marque une crise par les urines, & la diarrhée. Plus l'intermittence se fait sentir rarement dans un tems donné, plus la diarrhée tardera à paroître; plus l'intermittence du pouls se fait sentir souvent dans le même tems donné, plus la diarrhée est prochaine. La raison de ces phénomenes, que *Solano* dit avoir observés, me paroît celle-ci: plus l'intermittence du pouls se fait sentir rarement, moins il se porte de force vitale aux intesti ns; & au contraire. Ordinairement ce-

pendant la diarrhée & l'indication de purger existent sans l'intermittence du pouls ; elles existent même avec un pouls constamment fort & non intermittent. Le pouls redoublé dénote le saignement du nez ; ce saignement paroît d'autant plus vîte qu'il se fait sentir plus souvent ; & au contraire. Le pouls plein & mol, joint à la moiteur des chairs, dénote la sueur. *Solano* s'est fait certains partisans célèbres, même de nos jours, dans ses pronostics sur le pouls. Nous ne voyons pas constamment dans la pratique ordinaire de la Médecine l'événement des pronostics de *Solano*, parce que l'on prévient beaucoup les crises par les remèdes de l'art ; je suis persuadé qu'il est maintes maladies où il est sage de prévenir les crises ; dans les fiévres que la pléthore & certaines autres causes occasionnent, il se peut aussi bien rompre un vaisseau du cerveau que du nez ; dans les maladies avec matière dans les premières voies, attendre une évacuation critique de la nature, c'est exposer le malade pour le moins à quelques jours de douleur de plus : ces raisons me font croire que ceux qui ne suivent pas aveuglément la doctrine de *Solano* ont raison. Je suis cependant persuadé qu'il est des cas où il est de la sagesse de la suivre : j'en parlerai dans le courant de cet Ouvrage. Il est inutile que nous enseignions dans cet article ce que nous avons fait remarquer plus haut, qu'une partie ne devient ordinairement plus forte qu'au détriment de l'autre. Si le pouls est plus fort dans les maladies, l'estomac, par exemple, devient plus foible ; si l'estomac & les intestins deviennent plus forts pour chasser les matières putrides, le pouls devient quelquefois plus foible. Je dis *quelquefois* ; car dans la dysenterie, dans

les inflammations de bas-ventre, dans le cas de certaines indigeſtions, la force du pouls ſe conſerve avec la force de l'eſtomac & des inteſtins. Il eſt cependant vrai, même dans ces derniers cas, que la force de quelqu'autre partie du corps eſt diminuée. Il ſuit des aſſertions que je viens de décrire, que la diarrhée dans certaines maladies de poitrine eſt capable d'empêcher l'expectoration, parce que la force de la vie qui ſe porte aux inteſtins diminue celle qui exiſte dans le poumon pour procurer l'expectoration. C'eſt pour cette raiſon qu'Hippocrate, qui ordonnoit des clyſteres, des purgatifs, dans les pleuréſies, les ſupprimoit, lorſque le malade commençoit à expectorer, de crainte que l'expectoration ne s'arrêtât, & que le malade ne pérît de ſuffocation le ſeptiéme ou le neuviéme jour. Cette remarque s'obſerve encore; un Médecin éclairé me diſoit ſe repentir de ne l'avoir pas aſſez reſpecté dans un malade, qui expectoroit, & qu'il devoit purger.

Objection. Les forts purgatifs augmentent la fiévre; donc les grandes excrétions inteſtinales ne diminuent point la force du pouls.

Réponſe. Les forts purgatifs donnent lieu à la fiévre, ou parce qu'en partie ils paſſent dans la maſſe du ſang, ou parce qu'ils excitent une légere inflammation telle qu'elle ſoit, qui par ſympathie ſe communique aux artères. Jamais les purgatifs modérés, prudemment adminiſtrés, ne donnent la fiévre. Cette réponſe eſt ſi vraie qu'Hippocrate défend de purger dans le plus haut degré des fiévres continues, parce que, dit-il, *on doit plutôt aider la nature dans le combat qu'elle ſoutient, que l'affoiblir par des évacuations.* L'objection à laquelle nous venons

de répondre explique pourquoi les forts purgatifs dans l'apoplexie glutineuse nuisent, quand ils ne soulagent point; ils nuisent, parce que le mouvement fébrile qu'ils excitent engage de plus en plus la matière, ou la cause de l'apoplexie, dans les vaisseaux du cerveau. Les forts purgatifs peuvent soulager dans l'apoplexie glutineuse en détournant la cause de l'apoplexie, ou en l'exprimant promptement des artères engorgées.

§. VI. *Des Humeurs*. Les humeurs naissent du chyle; le chyle naît de la digestion des alimens: le chyle a la nature du lait. Il est aisé d'appercevoir dans le lait trois parties, la crême, le sérum, le caillé. Ces trois parties restent unies tant qu'elles sont mues dans le corps de l'animal, & tant qu'un vice particulier ne les désunit point. Le sérum est un acide répandu dans beaucoup d'eau; la crême est une huile; le caillé est un mucilage plus ou moins parfait, selon la nature des différens laits dont il fait partie. Le chyle devient sang quand il a circulé quelque tems dans les grands vaisseaux. Il paroît que le chyle devenu sang n'est redevable de cette nouvelle forme qu'à la crême extrêmement divisée. La grande division que la crême a soufferte lui a donné la couleur rouge. La crême devenue rouge, extrêmement divisée, colore toutes les autres parties du sang. Le caillé du chyle, après qu'il est devenu sang, devient la lymphe nourricière du corps. La lymphe dans le sang n'est qu'un mucilage plus atténué. Il y a dans le sang la matière des humeurs excrémentitielles & récrémentitielles. Les humeurs excrémentitielles sont celles qui se séparent du sang pour le rendre plus pur; les humeurs récrémentitielles sont celles qui se séparent du sang, qui acquièrent une

nouvelle forme dans quelques glandes du corps, & qui se mêlent ensuite aux humeurs du corps; les unes, comme la bile, la salive, perfectionnent les digestions; les autres, comme la semence, &c. augmentent les forces du corps. On dispute beaucoup sur la cause efficiente des humeurs; cette dispute me paroît inutile pour la pratique de la Médecine: je vais dire deux mots sur la cause efficiente des humeurs. La forme des glandes qui donne la figure à nos humeurs est différente dans chaque glande; donc le mouvement que chaque glande communique est différent; donc chaque glande doit produire des humeurs différentes. Le repos des humeurs, les humeurs excrémentitielles retenues, le mauvais chyle, les matieres étrangeres répandues dans les vaisseaux sanguins, donnent lieu à la division & à l'altération des humeurs.

DE L'HYGIÉNE.

L'Hygiéne donne la connoissance des choses naturelles qui conservent la santé.

§. VII. D*E l'air & de ses propriétés*. L'air est un fluide pesant & élastique, dont nous sommes continuellement environnés. Il aide la circulation du sang par son élasticité qui réagit sur les vaisseaux. Plus l'air est pesant, plus il resserre les vaisseaux; il peut être quelquefois si pesant, qu'il resserre trop les vaisseaux de la pleure, qu'il empêche le passage du sang, & qu'il occasionne des inflammations. L'air n'est jamais plus pesant que

dans les tems froids & dans les lieux bas; il n'eſt jamais plus léger que dans les tems chauds & dans les lieux élevés. L'air léger ne réſiſte pas aſſez à la dilatation des vaiſſeaux; il eſt incapable de les reſſerrer, autant qu'un air peſant. La légéreté de l'air produit des laſſitudes, des peſanteurs, des lenteurs ſpontanées; elle donne lieu au ſang de s'inſinuer dans des vaiſſeaux, dont le diametre eſt trop étroit pour qu'il y puiſſe reſter, ſans produire de la douleur. L'air léger donne lieu par conſéquent aux inflammations. L'air trop chaud ou trop ſec diſſipe les parties les plus fluides de nos humeurs, par le même méchaniſme, qu'il diſſipe les parties les plus fluides d'un linge mouillé; l'air chaud épaiſſit par conſéquent nos humeurs, donne lieu à l'inflammation & à la mélancolie. L'air trop chaud excite auſſi la putréfaction, ſoit dans nos humeurs, ſoit dans nos alimens. L'air trop froid occaſionne des maladies inflammatoires, même la gangrène. L'air modérément froid rétablit la tranſpiration. Il faut éviter de paſſer ſubitement d'un air froid à un air chaud, & d'un air chaud à un air froid; cette viciſſitude occaſſionne des rhumes. L'air humide affoiblit, il relâche, il donne lieu aux diarrhées, aux péripneumonies, à la pourriture des humeurs, à la rétention des humeurs excrémentitielles des ſecondes voies, & aux fiévres malignes par conſéquent. L'air le plus ſain en général eſt celui qui eſt le moins chargé de corps étrangers; toutefois l'air du printems, chargé de particules odoriférentes, eſt très-ſain; mais un air qui a été reſpiré, qui vient de la mer, qui parcourt des endroits mal ſains, renferme néceſſairement des corps nuiſibles à la ſanté; il eſt même certains égoûts, certains

cimetières, que l'on fait après les grandes batailles, qui répandent un poiſon dans l'air, la peſte, par exemple.

§. VIII. *Des Alimens en général.* Les alimens ſont des mucilages; les mucilages ſont d'exactes proportions de ſel, d'huile, de terre, répandues dans tous les corps nutritifs, ſoit végétaux, ſoit animaux. Dans l'enfance des plantes, on n'y apperçoit que la matière du ſel, la terre & l'eau; quelque tems après ſe forme le ſel, enſuite l'huile, enfin le mucilage. La différence des mucilages dépend du climat, & de l'arrangement différent des fibres des corps qui les produiſent. Dans le tems froid les plantes croiſſent moins; dans un air froid & humide elles croiſſent davantage, mais l'eau abonde. Les aromates croiſſent bien dans ce tems; témoin les plantes aromatiques qui naiſſent au bord des rivières. Dans les pays chauds le mucilage eſt plus atténué; les aromates y ſont plus parfaits. Le propre de la chaleur eſt de mettre tout en mouvement. La différente configuration des plantes, dont les unes ont les tuyaux de leurs fibres plus larges, les autres plus étroits, doit auſſi donner néceſſairement lieu à la différence des mucilages. Plus un mucilage eſt atténué, plus il eſt parfait; il eſt d'autant plus atténué qu'il paſſe dans des fibres plus étroites, qu'il naît dans un tems plus chaud, qu'il reçoit plus de mouvement, & que les matières qui ſervent à le former ſont elles-mêmes plus atténuées. Les racines, ſi on excepte peut-être celles qui ont beaucoup d'odeur, ont un mucilage moins atténué que les feuilles; & les feuilles ont un mucilage moins atténué, moins parfait que les ſemences. Les plantes légumineuſes forment

plus promptement leur mucilage que les plantes céréales ; les plantes céréales forment le leur plus vîte que les arbres à fruit. Les plantes fort tendres donnent promptement leur mucilage, mais en petite quantité. Plus les plantes ont de profondes racines, plus leur mucilage tarde à se faire ; du moins plus il est aqueux : le soleil touche moins facilement les racines de ces plantes, & les desseche moins par conséquent. Les mucilages ont besoin d'une certaine atténuation pour servir à notre nourriture. Plus l'estomac est fort, moins il a besoin que les mucilages soient atténués. Plus l'estomac est foible, plus il a besoin que les mucilages soient atténués. Le mucilage est d'autant plus atténué, qu'on lui donne plus de mouvement. Le moyen par lequel nous communiquons le mouvement au mucilage pour l'atténuer est la fermentation & la coction. Un mucilage, pour bien nourrir, ne doit avoir aucun goût éminent ; il doit donc être d'une saveur moyennne : les mucilages qui ont un goût amer ou aigre ne sont que des mucilages imparfaits ; ceux cependant à qui ces corps peuvent plaire, ceux par qui ils peuvent être digérés, peuvent regarder ces corps comme mucilages, du moins pour eux. Toutefois il est des mucilages mixtes qui renferment plus ou moins d'odeur & de saveur ; on peut dire en général que la partie aromatique de ces mucilages les rend plus parfaits, elle aiguillonne les fibres de l'estomac pour en faire faire plus facilement la digestion : nous osons assurer que cette partie odorante est dans certains sujets absolument nécessaire pour la digestion. Quand la nature ne met point cette partie odorante dans les corps fort denses, l'art doit l'y mettre ;

c'eſt pour cela que certains villageois mettent naturellement de l'ail, du poivre dans certains fromages fort épais dont ils ſe nourriſſent. Les mucilages dont nous nous nourriſſons ſont tirés non-ſeulement des végétaux, mais auſſi des animaux. Le mucilage des animaux en général eſt plus atténué que celui des végétaux, parce qu'il a reçu plus de mouvement; puiſque ce qui étoit végétal a dû s'atténuer dans les vaiſſeaux des animaux, pour devenir animal. Il ſuit de cette remarque contre maints auteurs que le mucilage des animaux ne peut pas ſi bien nourrir certains tempéramens délicats, que le mucilage des animaux, qui eſt plus atténué & plus élaboré. La différence du mucilage des animaux de la même eſpèce dépend de leur âge, du climat qu'ils habitent, des nourritures qu'ils prennent, & du genre de vie qu'ils menent; ainſi les bœufs ſauvages, les animaux qui habitent un pays chaud, ceux qui ſont d'un moyen âge, ceux qui ont la fibre plus roide, ont un mucilage plus atténué que les bœufs domeſtiques, que ceux qui habitent un pays froid, & que les jeunes animaux; parce que la force de la fibre, l'exercice, la chaleur augmentent le mouvement, l'atténuation par conſéquent. Les animaux qui vivent d'herbes deſſéchées, odorantes, ont auſſi un mucilage plus atténué que ceux que l'on nourrit d'herbes plus épaiſſes. Toutefois le mucilage des animaux ſe putréfie plus promptement que celui des végétaux; parce qu'ils ſont plus près du dernier degré d'atténuation, qui eſt la putréfaction. La différence du mucilage des animaux de différente eſpèce dépend de la différence de leurs fibres & de leur nourriture. Il eſt conſtant que les animaux dont le diamètre des fibres eſt

plus petit, ont un mucilage plus volatil, moins dense que les animaux dont les fibres sont plus compactes ; il est aussi constant que les animaux dont les fibres sont différemment figurées, doivent produire un mucilage différent. J'ajoute que les animaux de différente espèce, se nourrissant différemment, doivent nécessairement produire un mucilage différent.

§. IX. *Des alimens tirés de certains animaux en particulier.* Les jeunes animaux ont leurs fibres plus tendres ; ils sont plus faciles à digérer ; c'est pourquoi le poulet se digère plus aisément que la poule ; la vieille poule cependant rend un mucilage plus atténué. Le bœuf fournit en décoction un mucilage excellent : il est lui-même un bon aliment. Le lièvre, la bécasse ont un mucilage d'un goût éminent. Le lapin, la caille ont un mucilage assez doux. Le veau rend un mucilage rafraîchissant. Le mouton en donne un échauffant. Le poumon des animaux semble faire une exception à nos principes, & donne un mucilage fort doux.

§. X. *Des Œufs.* Les œufs sont un mucilage fort nourrissant ; quand ils sont durs ils sont difficiles à digérer ; parce qu'un mucilage est d'autant plus difficile à digérer qu'il est moins poreux, qu'il est plus solide, qu'il pese davantage, & qu'il contient plus de matière sous le même volume.

§. XI. *Du Lait.* Le lait est un chyle tout formé. Le lait de femme est celui qui convient le mieux à l'homme ; ses parties sont plus atténués Le lait de vache est plus épais, & a ses parties plus denses. Le lait de chevre est échauffant, il convient aux tempéramens froids ; il a ses parties fort atténuées & peu de sérosité. Le

lait de brebis a les vertus du lait de chevre ; mais à un plus haut degré. Le lait d'âneſſe eſt fort ſéreux & fort peu nourriſſant. On peut trouver les raiſons de la différence de ces laits dans ce que nous avons dit des alimens en général.

§. XII. *Du Pain.* Le pain eſt la baſe des alimens ; pour qu'il ſoit bon, il faut qu'il ait fermenté, qu'il ſoit léger, qu'il n'ait aucun goût éminent. Moins, ſous un même volume donné, un aliment contient de matière, plus il eſt léger ; c'eſt pourquoi il faut faire fermenter la farine ; la fermentation augmente le volume de la matière du pain. Le pain de froment eſt le plus ſain. Le pain de ſeigle eſt plus rafraîchiſſant. Le pain d'orge ou de châtaigne eſt peſant.

§ XIII. *Des Pois, &c.* Les petits pois verds, tendres, ſont rafraîchiſſans, nourriſſans. Les haricots ſont difficiles à digérer. L'oſeille eſt rafraîchiſſante. La poirée eſt adouciſſante. Les plantes potagères, comme le panais, le poireau, le céleri, cuits dans le potage donnent un ſel aromatique qui en augmente la vertu & en facilite la digeſtion. Les aromates, comme le poivre, la canelle, la muſcade, le café, le chocolat, ſont ſtomachiques.

§. XIV. *Des Poiſſons.* Les poiſſons d'eau douce, comme la carpe, la tanche, le brochet, la roche, ſont faciles à digérer ; ils ſont légers. L'anguille eſt peſante, nourriſſante cependant. Les poiſſons de mer, comme la morue, le ſaumon, la raie, ſont des alimens nourriſſans. Quand les poiſſons ont fermenté, ils ſont des alimens mal ſains.

§. XV. *Des Boiſſons.* L'eau eſt la premiere

boiſſon : c'eſt la boiſſon, pour parler en général, la plus ſaine. Les tempéramens foibles doivent l'aiguiſer avec un peu de vin : ou la faire bouillir avec quelques plantes aromatiques, comme la ſauge, le thin, le laurier, &c. quand ils ſont obligés de la boire pure. L'eau pure, pour les tempéramens foibles, eſt trop relâchante. L'eau la plus ſaine & la plus pure, eſt celle qui eſt moins peſante, qui eſt moins chargée de corps étrangers. La mauvaiſe eau donne lieu aux maladies aiguës & chroniques, aux écrouelles, aux fiévres putrides, peſtilentielles. Quand on eſt obligé de ſe ſervir de mauvaiſe eau, il faut la laiſſer repoſer, la filtrer enſuite par le ſable, & la faire bouillir avec quelques plantes aromatiques. La biere eſt une boiſſon nourriſſante & rafraîchiſſante ; la bière eſt une forte décoction d'orge & d'houblon. Le vin eſt rafraîchiſſant, quand il eſt mêlé avec beaucoup d'eau. Le vin pur échauffe ; plus il eſt nouveau, plus il eſt échauffant. Le vin vieux en général eſt un grand cordial, un grand ſtomachique, ſoit dans l'état de ſanté, ſoit dans l'état de maladie, ſur-tout pour ceux qui n'en font point habituellement uſage.

§. XVI. *Des Paſſions.* Les paſſions, qui nuiſent le plus à l'homme, ſont l'amour & la triſteſſe. Les plaiſirs de l'amour font perdre à l'homme la ſemence qui eſt une des principales ſources de la force de la vie ; les plaiſirs de l'amour affoibliſſent, détruiſent par conſéquent la force du tempérament. La triſteſſe affoiblit le genre nerveux, l'eſtomac ſur-tout qui eſt la ſource de la ſanté. Les paſſions cependant bien dirigées peuvent entretenir la ſanté, l'eſpérance ſur-tout qui donne un mouvement doux, ſalutaire au genre nerveux, entretient les ſecrétions dans le degré néceſſaire pour la ſanté.

§. XVII. *De l'Exercice* L'exercice augmente le reſſort, la force des ſolides, & de la vie par conſéquent; il affermit, il rend les fibres plus denſes & les fluides plus parfaits. On peut renfermer en ce peu de mots ce que nous avons dit ſur l'hygiène. Le bon air, la bonne eau, l'exercice & le bon vin ſont les plus grands médecins du corps. Le bon air eſt néceſſaire dans toutes les maladies. La bonne eau eſt néceſſaire ſur-tout dans les maladies aiguës. L'exercice & le bon vin dans les maladies chroniques.

DE LA PATHOLOGIE EN GÉNÉRAL.

Des cauſes des Maladies.

§. XVIII. LOrſque la force de la vie n'eſt pas aſſez grande pour changer en bonnes humeurs la matière des alimens, ces alimens acquièrent ou une acrimonie acide, ou une viſcoſité glutineuſe, ou une acrimonie alkaline. L'acrimonie acide procede ſur-tout des alimens tirés des végétaux; elle produit des rots acides, la faim, la cardialgie, des prurits, des enflures, des obſtructions, des épaiſſiſſemens de la lymphe, des ulcères, des convulſions. On guérit les maux que produit l'acrimonie acide par l'uſage de bons alimens que l'eſtomac digère aiſément, par la gelée des animaux volatils, par de lègers cordiaux, par des apéritifs, des ſtomachiques. La viſcoſité glutineuſe procede ſur-tout des alimens mal digérés, tirés des végétaux non-fermentés; elle produit des œdèmes, des enflures, & ſouvent tous les maux que produit l'acrimonie acide. On guérit la viſcoſité glutineuſe par les mêmes remèdes que nous

venons de décrire pour l'acrimonie acide. L'acrimonie alkaline procede de la mauvaiſe digeſtion des alimens tirés des animaux ; elle produit une matière ſordide, puante dans la bouche, des foibleſſes, des inflammations dans les ſecondes voies, & ſur la ſuperficie du corps ; elle cauſe auſſi la putréfaction des urines. On guérit l'acrimonie alkaline, en évacuant les humeurs corrompues des premières voies par les purgatifs, en corrigeant celles des ſecondes voies, en uſant de boiſſons acides, de liqueurs fermentées, d'alimens tirés des végétaux, faciles à digérer. Nous n'excluons cependant point les alimens tirés des animaux qui ſe nourriſſent de végétaux, pourvu que ces alimens ſe digèrent bien.

Il faut remarquer que l'acrimonie acide produit la viſcoſité glutineuſe, & que la viſcoſité glutineuſe produit l'acrimonie acide ; que la viſcoſité glutineuſe & l'acrimonie acide produiſent l'acrimonie alkaline. Il faut encore remarquer qu'il eſt extrêmement dangereux d'attaquer la viſcoſité glutineuſe uniquement par les purgatifs. Les purgatifs conviennent dans la viſcoſité glutineuſe, dans les écrouelles, par exemple, qui ſont une eſpèce de viſcocité glutineuſe, lorſqu'on l'a miſe en mouvement par les apéritifs, & lorſqu'on a fortifié l'eſtomac par les ſtomachiques.

§. XIX. Si la force de la vie eſt ſi conſidérable qu'elle change, autant qu'il eſt poſſible, la matière des alimens en bonnes humeurs, elle donne lieu à la pléthore. La pléthore produit des laſſitudes, un pouls dur, des maux de tête, des veines enflées, une couleur rouge ſur la peau, des inflammations, des fiévres dans le cas de mouvement & d'agitation extraordinaire du corps. On guérit la pléthore, & les maladies qu'elle produit,

par la ſaignée & par la diéte. L'eſtomac, comme l'on voit, eſt la cauſe principale des maladies. Cette doctrine paroît fort ancienne. Hérodote rapporte que les anciens Egyptiens frappoient l'eſtomac des cadavres avec un bâton, comme ſi l'eſtomac étoit la ſeule cauſe de la mort. Il eſt encore pluſieurs autres cauſes de maladie : les excrétions retenues, les défauts de l'air, les corps étrangers qui y ſont répandus, les poiſons, la foibleſſe du genre nerveux, &c. &c. Nous avons parlé de toutes ces cauſes en leur lieu.

Des Symptômes des Maladies.

§. XX. ON appelle ſymptôme de maladie le dérangement que la maladie produit dans l'économie animale. On ne peut rien écrire de ſenſé ſur les ſymptômes des maladies, ſans parler des cauſes des maladies. Il faut remarquer que deux maladies peuvent avoir les mêmes ſymptômes, & demander des remèdes différens, parce qu'elles ont des cauſes différentes. *Un Menuiſier avoit la fiévre ; il avoit été ſaigné, purgé inutilement ; ſon Médecin découvrit par haſard qu'il avoit reçu un coup à l'occiput ; il y fit faire une inciſion qui le guérit preſqu'auſſi-tôt de ſa fiévre.* Je fus appellé, il y a quelque tems, pour voir une femme pleurétique. Je tentai tous les remèdes preſcrits. Le haſard me fit découvrir que ma malade rendoit des vers. Je ſuſpendis dès-lors tous les remedes preſcrits pour la pleuréſie. J'eus recours aux purgatifs avec le plus grand ſuccès. La malade, dont je parle, avoit la langue auſſi propre que la perſonne la plus ſaine. Comme des réflexions particulières m'ont appris que l'état de la langue n'annonce pas toujours infailliblement celui de l'eſtomac,

mac, je présumai, & le succès me le prouva, que la pleurésie, dont je parle, étoit produite par une cacochimie vermineuse. Je me confirmai d'autant plus volontiers dans ce jugement, que la malade, dont je parle, s'étoit plaint d'envie de vomir au commencement de sa maladie. *Un Sculpteur, d'un tempérament fort délicat, après avoir travaillé trop long-tems sur une statue de marbre, gagna une colique qu'il négligea : cette négligence lui occasionna la fiévre, & ensuite la consomption ; on tenta en vain sa guérison par des toniques.* Baglivi, qui rapporte cette histoire, soupçon que la cause du mal étoit une trop grande tension des fibres, causée par le froid que le marbre avoit excité, ordonna au malade des bains d'eau tiéde, des relâchans, des stomachiques ; avec ces remedes il le guérit. En vain donc plusieurs Auteurs & plusieurs Praticiens raisonnent sur les symptômes des maladies, pour établir la manière de les guérir ; s'ils ignorent la cause des maladies, ils agissent fort souvent en aveugles, parce que les mêmes symptômes peuvent être produits par des causes opposées, & demander par conséquent des remedes différens, & parce qu'une seule & même cause peut produire des symptômes opposés que quelques-uns rapportent faussement à différentes causes.

§. XXI. *De la Douleur.* La douleur est un symptôme essentiel à presque toutes les maladies. La douleur consiste dans une tension trop grande des fibres nerveuses ; or toutes les causes des maladies peuvent produire cette tension : donc pour connoître les causes de la douleur, il faudroit connoître toutes les causes des maladies infinies en nombre.

§. XXII. *De la Fiévre.* Le symptôme qui ac-

compagne presque toutes les maladies, c'est la fiévre. La fiévre consiste dans la fréquence du pouls & dans une douleur répandue dans tout, ou dans une partie déterminée du corps. Les causes de la fiévre sont les coups, les chûtes, les mauvaises digestions, une matière âcre, visqueuse, étrangère aux humeurs, répandue ou dans les premières ou dans les secondes voies, une transpiration arrêtée par le froid, un venin répandu dans l'air qui se mêle aux humeurs, les piqûres, les morsures des bêtes vénimeuses, la pléthore, enfin l'abus, un vice de toutes les choses créées, dont nous faisons usage, ou qui entrent dans la composition de notre individu. Toutes ces causes appliquées au corps excitent une plus grande force dans le cœur, pour changer, détruire tout ce qui produit la fiévre. Par conséquent le mouvement de la fiévre tend même à détruire tout ce qui produit la fiévre. Par une conséquence ultérieure, la fiévre détruit la fiévre, & les maux qu'elle produit. Le mouvement de la fiévre tend même à détruire un nerf à demi-coupé, dont la section incomplette est cause de la fiévre. Lorsque les solides se détruisent par la violence qu'ils souffrent, lorsque le sang est, ou si abondant, ou tellement vicié & dépravé qu'il bouche, ou n'anime que foiblement les vaisseaux, la fiévre cause la mort. Il est visible que dans le premier cas on doit employer les saignées, pour désemplir les vaisseaux; que lorsque cette foiblesse procede d'un vice du sang, on doit l'animer par quelques cordiaux. Si les humeurs n'ont aucune âcreté, si la chaleur, la force des artères sont si grandes, & si l'obstruction est si considérable que le mouvement de la fiévre ne

puiſſe la réſoudre, la fiévre produit la ſuppuration. La ſuppuration reſte plus ou moins de tems à ſe former, tantôt quatre jours, tantôt trois, ſelon que la fiévre eſt plus conſidérable; d'où il ſuit que pour empêcher la ſuppuration dans les maladies qui le permettent, il faut diminuer de bonne heure la fiévre par la ſaignée. Si les humeurs ſont âcres, agitées, ou ſi l'obſtruction eſt grande, ou ſi le mouvement des vaiſſeaux eſt trop fort, la fiévre produit quelquefois la gangrène. La gangrène eſt un commencement de mort de la partie qu'elle attaque. Comme la gangrène procede ſur-tout du défaut de circulation, il faut croire que les ſaignées locales, qui ôtent l'engorgement des humeurs, ſont un bon moyen pour la prévenir. Si la matière de la fiévre eſt domptée, devenue mobile, aſſimilée aux autres humeurs par la fiévre même, c'eſt une curation très-parfaite, appellée réſolution. Si la matière de la fiévre domptée, devenue mobile, n'eſt pas encore parfaitement ſaine, alors elle irrite les vaiſſeaux, elle empêche l'égale diſtribution des fluides, elle produit ſouvent des ſymptômes fâcheux, & elle occaſionne quelque évacuation ſenſible, comme la ſueur, la diarrhée, avec laquelle elle eſt expulſée hors du corps.

§. XXIII. La fiévre, qui n'eſt qu'un ſymptôme de maladie, produit, ou eſt accompagnée d'autres ſymptômes, dont nous allons parler; tels que le froid fébrile, la convulſion fébrile, la ſueur fébrile, &c.

Le froid fébrile ſuppoſe la ceſſation ou la diminution du mouvement dans les petits vaiſſeaux. Cette ceſſation du mouvement dénote la criſpation des vaiſſeaux, cette criſpation des

vaisseaux dénote l'inflammation, ou une chaleur considérable dans quelque viscère ; d'où il suit que les aromates, le vin chaud ne conviennent point dans le froid fébrile ; les tisannes rafraîchissantes, les émolliens conviennent. La convulsion est une contraction violente & involontaire d'un muscle. La cause de la convulsion fébrile est ou le vice de l'estomac, ou la pléthore, ou l'inflammation des vaisseaux du cerveau ; ou un âcre répandu dans nos humeurs. La sueur au commencement des maladies aiguës, dont la cause est opiniâtre ; la sueur, dis-je, qui dans ces maladies n'est point produite par d'amples boissons, épaissit le sang ; il convient de la modérer, de couvrir moins le malade La sueur qui survient sur la fin des maladies aiguës dénote que la matière de la maladie est en mouvement : elle est alors quelquefois accompagnée de syncope. Dans les maladies chroniques la sueur marque la foiblesse du tempérament.

DES SIGNES DES MALADIES.

Les signes des maladies, à proprement parler, ne sont que des réflexions sur les symptômes des maladies, pour en connoître la nature, le siége & l'issue.

§. XXIV. LES signes de pléthore sont la dureté du pouls & la foiblesse spontanée.

§. XXV. Les signes de l'inflammation sont la chaleur & la douleur. Les causes de l'inflammation sont les mêmes que celles de la fiévre. L'in-

flammation ſe termine par la ſuppuration, la réſolution, le ſquirre & la gangrène. On connoît que la ſuppuration ſe fait par l'augmentation de la douleur l'eſpace de pluſieurs jours; on connoît qu'elle eſt faite quand la douleur qui a augmenté, ou qui a été violente l'eſpace de pluſieurs jours, a diminué. Lorſque la ſuppuration a lieu intérieurement, non-ſeulement l'inflammation a été violente & a diminué, mais il reſte encore un ſentiment de gêne & de peſanteur. On connoît que la réſolution ſe fait, lorſque la douleur n'eſt point exceſſive, & lorſqu'elle diminue inſenſiblement. On connoît que la gangrène a lieu, lorſque la douleur augmente tout-à-coup, & diminue de même. Cette diminution ſubite des grandes douleurs donne dans les maladies internes un calme trompeur, ſuivi ſouvent de la mort. On connoît extérieurement le ſquirre par ſa dureté; on connoît qu'il a lieu intérieurement quand l'inflammation n'a pas été violente, & quand le malade reſſent habituellement un ſentiment de gêne & de peſanteur.

§. XXVI. Les ſignes de cacochimie ou dépravation des humeurs, ſont les mauvaiſes digeſtions, les envies de vomir, les mauvais goûts à la bouche, les douleurs vagues des membres, quand on ne peut pas préſumer qu'elles proviennent de la pléthore, du froid, ou d'une cauſe extérieure quelconque, les pâles couleurs. Ces ſignes dénotent que la cacochimie procéde de l'eſtomac. Cette cacochimie peut dépendre indirectement du vice de l'air & des eaux, ou parce que ce vice diminue les forces de l'eſtomac, ou parce qu'il corrompt les humeurs, ſoit des premières ſoit des ſecondes voies. Il faut remarquer ici qu'un Auteur

très-ancien, *Dioclès Cariſtius*, dit que *les douleurs du corps, quelles qu'elles ſoient, dont on ne peut déterminer la cauſe, doivent faire ſoupçonner que leur cauſe exiſte dans l'eſtomac.* Perſuadé de la vérité de ce principe, je fus appellé, l'autre jour, pour voir un malade, qui avoit des douleurs de tête inſupportables, accompagnées de ſyncope & d'une légere pleuréſie. Je me déterminai à le purger, me propoſant de tenter d'autres remèdes, ſi les ſymptômes décrits n'avoient pas cédé aux purgatifs. Tout répondit à mon attente, le malade fut principalement guéri par les purgatifs. Un vieux Médecin, qui avoit vu ce malade avant moi, l'avoit fait ſaigner du pied, pour abattre ſon mal de tête; mais c'étoit en vain: la ſaignée n'avoit rien changé à ſon état. Il eſt à remarquer que je me déterminai à tenter la guériſon du malade, dont je viens de parler, par les purgatifs, quoiqu'il n'eût aucun mauvais goût à la bouche, ni aucune envie de vomir. Je me perſuadai que le principe de *Dioclès Cariſtius* étoit d'autant plus vrai, à l'égard de mon malade, qu'il étoit d'un tempérament foible, pituiteux, & qu'il ſe nourriſſoit mal.

§. XXVII. Une puanteur cadavéreuſe en tout, ou en une partie du corps, dans les matières excrémentitielles ſur-tout, dénote une acrimonie alkaline. Le ſang tenu diſſous ſe congélant à peine, des effuſions de ſang non critiques dans les maladies inflammatoires, des éroſions de ſubſtance à l'extérieur dans des parties enflammées, l'urine, la ſueur fœtide, dénotent que l'acrimonie alkaline exiſte dans les ſecondes voies. Les acides conviennent dans l'acrimonie alkaline, ou putride.

§. XXVIII. Une puanteur aigre en tout, ou en une partie du corps, dans les matières excrémentitielles ſur-tout, dénote une acrimonie acide. Des ſueurs aigres, des pâleurs, dénotent que l'acrimonie acide exiſte dans les ſecondes voies. Les alimens tirés des animaux volatils, les infuſions des plantes aromatiques, conviennent dans l'acrimonie acide.

§. XXIX. Les ſignes d'acrimonie, comme celle de la ſaumure, exiſtante dans les premières voies, ſont un goût ſalé, une ſoif continuelle qu'on peut à peine appaiſer. Une urine ſalée, le deſſéchement, la rigidité, des éroſions lentes avec prurit & rougeur, dénotent que cette acrimonie exiſte dans les ſecondes voies. Les choſes aqueuſes, mucilagineuſes détruiſent cette eſpèce d'acrimonie.

§. XXX. Les ſignes d'une acrimonie huileuſe putréfiée, ſont une puanteur empyreumatique, un goût amer, comme de pourriture. Des inflammations âcres, promptes, des urines fœtides, dénotent que cette acrimonie exiſte dans les ſecondes voies. On ſe trouve bien des matières froides, acides.

§. XXXI. Les vomiſſemens habituels dénotent, ou foibleſſe du genre nerveux, ou mauvaiſes digeſtions, ou un âcre dans l'eſtomac, ou compreſſion du foie ſur l'eſtomac. Ce dernier cas arrive aux mélancoliques, à ceux qui ont la jauniſſe, en qui on peut ſoupçonner engorgement dans le foie. L'exercice, les forts alimens faciles à digérer, comme les forts bouillons, conviennent dans le premier cas; les vomitifs conviennent dans le ſecond & dans le troiſième cas; les apéritifs & les ſtomachiques conviennent dans le quatrième cas.

§. XXXII. Il exiſte un vice, ou cacochimie, cauſe de maladie aiguë ſur-tout, dont il eſt difficile de déterminer la nature, & dont il intéreſſe, on ne peut davantage, de connoître le ſiége. Les nauſées, les mauvais goûts à la bouche, dénotent que ce vice exiſte dans l'eſtomac. Toutefois des envies de vomir, accompagnées de douleur lancinante, quand quelque choſe tombe dans l'eſtomac, dénotent inflammation de l'eſtomac. Les pertes de force qui arrivent ſubitement, qu'on ne peut pas ſoupçonner être produites par la diſette d'alimens, par les hémorragies, par un exercice violent, ou par une cauſe extérieure quelconque, une douleur ſous les fauſſes côtes, la colique que reſſentent les Peintres; tous ces ſignes, même conſidérés ſéparément, marquent que la cacochimie, ou la cauſe de la maladie, exiſte dans les premières voies. Un homme qui tombe malade, qui digère mal depuis quelques jours, qui fait des excès dans le boire & dans le manger, donne auſſi lieu de croire que la cacochimie, ou la cauſe de la maladie, exiſte dans les premieres voies. Un enfant, qui ſe pince le nez, donne lieu de croire qu'il a des vers dans les premieres voies, quelque fâcheux que ſoient les ſymptômes de ſa maladie. Quand le vomiſſement, procuré par l'art ou par la nature, ne ſoulage point le malade, il faut croire que la cacochimie exiſte dans les ſecondes voies. On peut encore aſſurer que la cacochimie exiſte dans les ſecondes voies, quand on connoît la nature de la maladie régnante, qui eſt d'affecter les humeurs des ſecondes voies, comme la petite vérole, certaines pleuréſies, &c. preſque toujours, j'oſe le dire après des Auteurs de mé-

rite, la cacochimie, dont nous venons de parler, dont la nature eſt d'affecter principalement les humeurs des ſecondes voies, exiſte dans les premières & dans les ſecondes voies. On eſt encore sûr que la cacochimie exiſte dans les ſecondes voies, quand quelque viſcère eſt affecté, quand on ne peut point croire que ſon affection dépend de la ſympathie avec l'eſtomac ou avec les inteſtins.

§. XXXIII. Quand la cacochimie exiſte dans les ſecondes voies, il eſt néceſſaire que la nature la meuve, la chaſſe hors du corps, en faſſe la coction, ou changement en une meilleure ſubſtance; ſans ce travail de la nature, le malade ne peut eſpérer de guériſon parfaite. Il importe donc de connoître les ſignes de coction & de mouvement de la matière de la maladie. C'eſt la force de la vie qui fait la coction des mauvaiſes humeurs; quand elle eſt grande, il y a lieu de préſumer que la coction ſe fera bien; quand elle eſt foible, il y a lieu de préſumer que la coction ſe fera mal: d'où il ſuit que le pouls fort, qui marque la force de la vie, eſt d'un bon augure pour la coction; qu'un pouls foible au contraire, qui marque la foibleſſe de la force de la vie, eſt d'un mauvais augure pour la coction. Si la matière de la maladie, qui étoit crue, a été tellement changée par la force de la vie, qui doit être plus ou moins conſidérable, ſelon la qualité & la quantité de la matière de la maladie, qu'elle s'éloigne moins de l'état ſain, & diminue conſéquemment l'impétuoſité de la maladie, la matière eſt cenſée cuite. On dit cependant auſſi qu'elle s'eſt réſolue, lorſqu'elle eſt devenue tout-à-fait ſemblable aux humeurs ſaines. La réſolu-

tion donne un prompt ſoulagement au malade, elle n'eſt jamais précédée d'une fiévre conſidérable.

Les urines claires, limpides font voir que la matière de la maladie n'eſt pas en mouvement. Si le malade n'a aucun mauvais goût à la bouche, c'eſt auſſi une marque que la matière de la maladie n'eſt pas en mouvement du moins dans les premieres voies. Les urines ſont deſtinées à porter hors du corps les matières nuiſibles : quand donc on les voit troubles, épaiſſes, on peu conjecturer que les matières nuiſibles ſe meuvent.

§. XXXIV. Dans les grandes maladies aiguës, qui affectent les humeurs, il eſt un tems de criſe, ſur-tout vers le déclin de ces maladies, où la matière du mal ſe diſpoſe à un changement ſubit qui doit décider de la vie ou de la mort. Moins la matière de la maladie dans ces tems de criſe eſt ſemblable aux bonnes humeurs, plus la nature ſouffre. Les ſymptômes qui arrivent dans les tems de criſe doivent être abſolument diſtingués des ſymptômes des maladies. Les ſymptômes critiques donnent du ſoulagement, ceux de la maladie n'en donnent aucun. Les ſymptômes critiques ont été précédés des ſignes de coction ; c'eſt-à-dire, d'un pouls fort, & de la diminution dans la douleur ; ceux de la maladie ne l'ont point été. Quand on a vu paroître les ſignes de coction, les ſymtômes critiques qui ſurviennent dénotent une criſe future. Une évacuation quelconque, précédée des ſignes de coction, dénote une criſe préſente, qui eſt toujours d'un bon préſage, quand même elle ſeroit accompagnée de ſymptômes effrayans. Toute évacuation, ſoit par la bouche, ſoit par les narines, eſt incertaine dans les ma-

ladies avec matière dans les ſecondes voies, quand elle n'a point été précédée des ſignes de coction. On ſçait qu'il ſurviendra une autre maladie, lorſque dans les maladies avec matière dans les ſecondes voies, il ne ſe fait aucune coction, aucune réſolution, ou qu'une criſe imparfaite. (On juge qu'une criſe eſt imparfaite, lorſqu'elle ne ſoulage pas entiérement la malade.) On ſçait même que la matière cuite ou crue de la maladie ſe jettera ſur la partie du corps où l'on reſſent une douleur inaccoutumée. Enfin on juge que la mort eſt certaine dans les maladies aiguës, dans leſquelles il y a léſion des principales fonctions, ſoit vitales, ſoit animales, lorſqu'il ne ſe fait aucune criſe, aucune coction, ni réſolution; toutefois dans ces derniers cas on peut tenter une criſe en purgeant, & en mêlant des cordiaux aux purgatifs.

§. XXXV. Il paroît, d'après ce que nous venons de dire ſur les maladies aiguës, que nous ſommes perſuadés, comme les anciens, qu'elles procedent toutes de cacochimie. Je penſe que cette doctrine demande des reſtrictions. Il eſt des fiévres aiguës produites par la pléthore; celles qui arrivent aux pléthoriques dans les tems froids, après un violent exercice, ſont de ce genre. Certaines épilepſies, qui arrivent périodiquement aux tempéramens ſanguins, ne reconnoiſſent aucune cacochimie pour cauſe; mais une abondance de ſang. Il paroît auſſi que nous reconnoiſſons, comme les anciens, un caractère malin, dans toutes les cacochimies, qui cauſent toutes maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques. Je crois que l'on doit diſtinguer deux ſortes de cacochimie, comme cauſes de maladies, ſoit aiguës, ſoit chroniques, l'une bénigne, l'autre

maligne ; la première, eſt une humeur retenue, ou trop abondante, non corrompue ; la ſeconde, eſt la dépravation d'une humeur particulière, que la force de la fiévre doit chaſſer hors du corps, ou changer, aſſimiler aux bonnes humeurs, pour la guériſon du malade. La cacochimie bénigne dans les chroniques eſt quelquefois ſans fiévre, du moins ſans fiévre conſidérable ; elle eſt dans un ſujet qui digère aſſez bien, qui eſt bien conſtitué, qui n'eſt point gâté par la débauche, elle eſt ordinairement récente, comme certaines jauniſſes, certaines enflures. La cacochimie bénigne dans les aiguës eſt avec fiévre à la vérité, mais la fiévre n'eſt point conſidérable ; les principales fonctions, ſoit vitales, ſoit animales, ſubſiſtent. Souvent la cacochimie bénigne n'eſt qu'une tranſpiration arrêtée ; elle n'eſt, par exemple, qu'une abondance de matières glaireuſes, arrêtée dans les poumons. La cacochimie maligne dans les chroniques eſt avec fiévre ; elle exiſte dans un ſujet mal conſtitué, cachectique, foible, languiſſant, gâté par la débauche, qui digère mal. On connoît que la cacochimie eſt maligne dans les aiguës, quand elle eſt produite par quelque vice décrit au commencement de cette *Séméiotique* ; par un vice épidémique régnant, que nous décrirons à l'article des maladies chirurgicales ; quand elle eſt accompagnée d'une perte totale de forces, d'une léſion des principales fonctions, ſoit vitales, ſoit animales. Il faut remarquer ici que la cacochimie n'eſt ni bénigne ni maligne abſolument ; telle cacochimie fait mourir tel tempérament foible, qui ne donne qu'une indiſpoſition à tel autre ſujet plus fort & plus robuſte. Pluſieurs de ces dernières

remarques me paroiſſent expliquer pourquoi certaines ſaignées abondantes guériſſent radicalement certaines inflammations, & pourquoi elles ſont mortelles dans d'autres : elles expliquent auſſi pourquoi les purgatifs indifféremment adminiſtrés dans tous les tems des maladies ſont, tantôt ſalutaires, tantôt nuiſibles. Les abondantes ſaignées peuvent guérir radicalement toutes les maladies cauſées par la pléthore, elles ſont nuiſibles dans les maladies avec matière dans les ſecondes voies ; parce qu'elles empêchent la coction. Les purgatifs ſont ſalutaires dans tous les tems des maladies cauſées par la cacochimie bénigne, pourvu qu'elle ſoit mobile, c'eſt-à-dire, pourvu qu'elle circule bien, & qu'elle ſoit bien liquide. Les purgatifs ſont nuiſibles, adminiſtrés indiſtinctement dans tous les tems des maladies cauſées par la cacochimie maligne ; à moins que la cacochimie maligne ne ſoit mobile dans les premieres voies ; ou que ſi elle exiſte dans les ſecondes voies, elle n'y ſoit mobile, ou que ſa nature ne ſoit d'être déterminée des ſecondes voies vers les premières voies.

Il paroît auſſi dans ce que nous avons dit juſqu'à préſent, que nous ne reconnoiſſons point de maladie produite par la foibleſſe des ſolides. Il eſt maintes maladies uniquement produites par la foibleſſe du genre nerveux, comme certaines vapeurs dans un ſujet ſain, qui n'a aucun ulcère ſur le corps, qui digère, & qui ſe porte habituellement bien.

DE LA THÉRAPEUTIQUE.

La Thérapeutique dans la connoissance des médicamens.

§. XXXVI. DEs *Cardiaques.* Les cardiaques entretiennent, réparent, augmentent les forces de la vie. Il est des cardiaques doux, nourrissans, qui réparent promptement les forces de la vie. Il est des cardiaques irritans, qui par leurs parties aromatiques aiguillonnent les fibres motrices, & augmentent leurs forces pour cuire, digérer la matière des alimens & de la maladie. Enfin il est des cardiaques mixtes, qui renferment des parties nourrissantes, mucilagineuses, & des parties aromatiques.

Pour bien connoître l'usage que nous devons faire des cardiaques nourrissans, sur-tout dans les maladies aiguës, il faut se pénétrer des réflexions suivantes. *La cause ordinaire de la fiévre est, ou un vice de digestion, ou un vice de l'air qui altère la pureté de nos humeurs. La fiévre est un effort de la nature pour chasser la cause de la fiévre. Plus la fiévre est violente, moins l'estomac a besoin de fortes nourritures, même pour détruire la fiévre, plus il a perdu de ses forces, & plus il demande des alimens atténués. Les nourritures sont des moyens qui entretiennent les mouvemens nécessaires à la vie. Plus la fiévre est foible & plus elle diminue, plus l'estomac reprend ses forces.* Il suit de ces propositions que le moment le plus propre pour

donner des nourritures au malade eſt le tems du relâchement de la fiévre ; alors il digère mieux, & on ne riſque pas d'augmenter la fiévre ; qu'il faut s'abſtenir de donner au malade de trop fortes nourritures, parce qu'elles pourroient augmenter la fiévre ; car la cauſe de la fiévre eſt un vice de digeſtion ; plus la fiévre eſt forte, plus l'eſtomac a perdu de ſes forces digeſtives, & la force de la vie n'eſt déjà que trop grande dans certaines fiévres aiguës : il n'eſt pas beſoin par conſéquent de l'augmenter en ſuppoſant même que l'eſtomac puiſſe bien digérer. Il ſuit auſſi des propoſitions ci-deſſus, qu'il faut donner peu de nourriture au malade dans la fiévre, puiſque les forces de l'eſtomac ſont diminuées ; qu'il lui en faut donner peu & ſouvent, puiſqu'en lui en donnant ſouvent l'eſtomac eſt moins ſurchargé ; que plus une maladie doit être courte, aiguë, moins on doit donner d'aliment, parce que les alimens augmenteroient la fiévre, & parce que la nature qui doit combattre peu de tems trouve aſſez de force dans elle-même pour chaſſer la matière de la fiévre. Il ſuit encore que plus une maladie ſera longue, moins il faut uſer de régime, puiſque le combat de la nature doit être moins long, & puiſqu'elle a beſoin de forces pour combattre ſon ennemi. On me dira peut-être ici, que le défaut de digeſtion eſt une des cauſes de la fiévre ; que plus donc on nourrira le malade, plus on augmentera la fiévre. Je réponds que cette conſéquence eſt vraie, ſi l'on donne des alimens épais au malade, comme des viandes ; qu'elle eſt fauſſe, ſi on donne des alimens fort atténués au malade, comme de bons bouillons. Enfin il ſuit des mêmes propoſitions

de ci-dessus, que plus la fiévre est foible, que plus elle diminue, plus on peut augmenter la nourriture du malade, puisque l'estomac reprend ses forces. Ces règles sur le régime de vie dans les maladies aiguës sont tirées des œuvres d'Hippocrate. Hippocrate n'ordonnoit à ses malades que des tisannes d'orge mondée, qu'il rendoit plus ou moins nourrissantes selon la nature & la durée de la maladie. Les Médecins de ce siécle ne s'éloignent point de la pratique d'Hippocrate, ils n'ordonnent que de légers bouillons, qu'ils rendent plus ou moins nourrissans, selon la qualité de la maladie. Il est des Médecins de mérite qui dans les maladies aiguës, où il y a pourriture, préfèrent les tisannes d'Hippocrate à nos bouillons; parce que ces tisannes, faites avec l'orge, résistent davantage à la pourriture; & parce que les alimens, tirés des animaux, surtout des animaux qui vivent d'autres animaux, se corrompent trop vîte.

Dans les maladies chroniques l'estomac est moins foible que dans les maladies aiguës; l'on peut par conséquent nourrir davantage. Comme la curation des maladies chroniques dépend surtout des digestions, comme dans ces maladies les fibres sont lentes, paresseuses, il convient d'user de cardiaques mixtes.

Les cardiaques irritans ne conviennent point dans les maladies aiguës, où la nature est assez forte pour faire d'elle-même la coction de la matière de la maladie; ils ne conviennent que dans les cas d'une grande foiblesse. Les cardiaques irritans conviennent sur-tout dans les maladies chroniques, où la premiere cause du mal existe dans l'inaction & le rallentissement du mouvement des solides, & dans un certain

vice des fluides, qu'on ne peut guérir, changer, cuire, chaſſer hors du corps, que par un mouvement fébrile.

Les cardiaques doux, nourriſſans, ſont des mucilages extrêmement atténués, comme les gelées, les bouillons. Lorſque les humeurs ont une diſpoſition alkaleſcente, ou une putréfaction réelle, ces cardiaques ſe prennent fort bien d'une décoction bien mûre de graîne farineuſe, comme le froment, l'orge, l'avoine. On peut & on doit ajouter dans les maladies aiguës, qui naiſſent de l'alkali, les ſucs de groſeille, de ceriſe, d'abricot, de fraiſe, de framboiſe. Dans les maladies chroniques, cauſées par l'alkcali, on peut preſcrire le lait; mais il faut purger avant d'en faire uſage : on peut nourrir le malade avec des bouillons faits des parties des animaux qui vivent de végétaux, & lui faire prendre des préparations de fruits acides, joints aux doux ſtomachiques. Si on trouve que l'acide domine, dans les maladies chroniques ſur-tout, les cardiaques doivent être des bouillons faits avec les parties des animaux qui vivent d'autres animaux. On ajoute le ſuc de creſſon, de cocléaria, de roquette, de raifort, l'infuſion de feuilles de laurier. On preſcrit ici les échauffans, les alkalis dans les maladies cauſées par les acides; parce que l'on ſuppoſe que l'acide refroidit, cauſe des obſtructions. On preſcrit au contraire les rafraîchiſſans, les acides dans les maladies cauſées par l'alkali; parce que l'expérience a appris que l'alkali cauſoit des inflammations. On ajoute encore, pour motif de cette méthode de guérir, que l'alkali détruit l'acide, & que l'acide détruit l'alkali, & forment un nouveau ſel en s'uniſſant enſemble.

Les cardiaques irritans ſont, 1°. les végétaux, dont l'odeur agréable ſe répand au loin, comme les fleurs d'orange, de lis, de jaſmin, de méliſſe, de ſyringa, les écorces d'orange & de citron ; 2°. les végétaux, qui ont une odeur âcre & ſuave, comme l'abſynthe, l'angelique, la canelle, l'hyſſope, le genièvre, le laurier, la menthe, la rue, la ſauge, le baſilic : toutes ces plantes ſont des cardiaques irritans, qui aiguillonnent nos ſolides par leurs parties aromatiques, & diviſent par conſéquent nos fluides, en augmentant le mouvement des ſolides.

Les aſtringens, comme les poires un peu auſtères, les coings, les plantes d'un goût un peu acerbe, comme l'oſeille, le plantain, la pimprenelle, les fleurs de grenadier, les écorces de grenade, les ſucs de prunes ſauvages, les vins auſtères, peuvent mériter le nom de cardiaques ; parce qu'ils reſſèrent par leurs parties auſtères les fibres trop flaſques, qui laiſſent couler des humeurs eſſentielles à la vie, ou qui, à cauſe de leur grande foibleſſe, n'en peuvent point former de bonnes. Il faut ici remarquer qu'il eſt dangereux de ſe ſervir d'aſtringens, & même de toniques, que l'expérience nous a appris reſſerrer les vaiſſeaux, comme les préparations de fer, de quinquina, lorſqu'il y a un vice dans les humeurs.

Les ſtomachiques méritent auſſi le nom de cardiaques ; les principaux ſont les amers, qui diviſent, expriment la bile du foie, ou le ſuc gaſtrique épaiſſi. Ces amers ſont l'abſynthe, la menthe. Les acides, la limonade, le ſyrop de vinaigre ſont auſſi ſtomachiques, quand la bile coule trop ; car ils l'arrêtent. Le quinquina, les aromatiques ſont auſſi ſtomachiques, quand l'eſto-

mac eſt trop relâché : ces remèdes ſont toniques.

Les ſudorifiques, les apéritifs, comme la véronique, le houblon, la fumeterre, la camomille, le panais, l'ache, méritent auſſi le nom de cardiaques; ils augmentent la force de la vie par leur odeur pénétrante, pour chaſſer, cuire les matières nuiſibles.

§. XXXVII. *Des Médicamens calmans.* On ne connoît point certainement comment les calmans agiſſent, ſi c'eſt en relâchant, ſi c'eſt en diminuant, en modérant, en empêchant le flux des eſprits, ou en provoquant le ſommeil. L'*opium* eſt un grand calmant; il a deux parties, l'une réſineuſe, l'autre gommeuſe. La partie réſineuſe de l'opium provoque le ſommeil, la partie gommeuſe calme les douleurs. L'opium eſt un des grands remèdes de la médecine; ſa doſe eſt un, deux grains; il convient dans les cas déſeſpérés & dans les ſymptômes des maladies où il y a une grande douleur; il ne convient point dans les ſymptômes critiques: on peut cependant excepter les grandes évacuations critiques que l'opium modère. L'opium convient auſſi dans les maladies chroniques où il faut calmer les douleurs. Quoique l'opium ne ſoit qu'un remède palliatif, il a quelquefois guéri radicalement des maladies difficiles & embarraſſantes, dont on ignoroit la cauſe.

§. XXXVIII. *Des Rafraîchiſſans.* Il eſt des ſels qui occaſionnent la ſoif dans l'eſtomac, & agitent le ſang dans les ſecondes voies; toutefois la ſoif peut procéder d'autres cauſes : les rafraîchiſſans ſont les corps qui enveloppent ce ſel, qui l'étendent dans un véhicule con-

venable ; ces corps ſont des ſemences froides, le riz, les feuilles de laitues, les racines de nénuphar, les gommes adragante & arabique : la chaleur excite auſſi la ſoif. La chaleur qui procede de la raréfaction ſe tempère par l'uſage des fruits acides ; ſi la chaleur eſt excitée par une obſtruction, cauſée par des acides vicieux, les apéritifs doux, comme la chicorée ſauvage, la racine de fraiſier, doivent être regardés comme de grands rafraîchiſſans.

§. XXXIX. *Des Antidotes.* Le feu eſt un grand antidote. Quand le venin eſt dans l'air il faut le purifier par le feu. Quand le venin eſt dans le corps, il faut connoître comment il nuit au corps. La plûpart des venins tirés des végétaux & des minéraux, enflamment les ſolides par leurs parties pointues, comme le ſublimé corroſif, l'arſenic, la ciguë, la morelle. Le moyen de remédier à ces venins, c'eſt de relâcher les fibres du malade par les huileux, & de les chaſſer hors du corps par les purgatifs. Le venin particulier qui de l'air ſe méle aux humeurs, agit ſouvent en affoibliſſant le malade ; les ſudorifiques raniment le malade, ils le chaſſent, ils cuiſent le venin qui l'infecte ; les cautères favoriſent l'iſſue du venin, parce que le vice des humeurs a coutume de ſe porter vers la partie la plus foible ; & les purgatifs le chaſſent hors des premières voies. Il eſt des venins qui agiſſent en reſſerrant les fibres & en épaiſſiſſant les fluides ; ils produiſent à la longue des inflammations. Ces venins indiquent la néceſſité des vomitifs & des délayans. Le venin de la vipère paroît agir en affoibliſſant le malade, en lui cauſant des défaillances. Les anciens donnoient aux malades, en qui le venin

de la vipère produisoit cet effet, de la thériaque. On ordonne actuellement, pour le venin de la vipère, l'alkali volatil. Il est aussi des venins dont on ne connoît pas trop la façon d'agir, comme le venin de la rage; cependant comme on a expérimenté que le vinaigre détruit ce venin, on peut croire qu'il est un alkali ou un échauffant. Enfin, il est des venins dont la seule vapeur tue sur le champ ceux qui la respirent: je suis persuadé que c'est, ou en détruisant l'élasticité de l'air, ou en resserrant nos nerfs. On voit par ce que nous venons de dire pourquoi le feu, l'eau, le lait, la thériaque sont de si grands antidotes.

§. XL. *Des Emolliens.* On remarque souvent, dans les maladies chirurgicales sur-tout, une tension dans les fibres qui peut être funeste. On emploie dans ce cas les émolliens. La vertu des émolliens est de relâcher; ils relâchent par des parties aqueuses, douces, huileuses, mucilagineuses. Les émolliens sont la mauve, la guimauve, la pariétaire, la poirée, les épinars, le bouillon blanc, la graine de lin, l'huile d'olive.

§. XLI. *Des Résolutifs.* Souvent des humeurs s'engorgent dans les vaisseaux: le moyen de guérir est de les dissoudre, de les rendre mobiles par l'usage des émolliens, & de les chasser ensuite par des résolutifs. Les résolutifs sont la grande & petite scrophulaire, l'ortie puante, l'ortie morte, la camomille, le marrube. Il faut remarquer que les résolutifs deviennent souvent suppuratifs, malgré les soins de celui qui les emploie. Les suppuratifs sont des remèdes actifs, qui augmentent la force de la vie par leurs parties odorantes, pour cuire,

chasser hors du corps, faire abcéder la matière engorgée.

§. XLII. *Des Déterfifs.* Les déterfifs font des remèdes qui, par des parties fort actives, rongent, détruifent les mauvais fucs, qui empêchent la réunion & la cicatrice des plaies. La leffive des cendres, l'herbe aux gueux, l'herbe aux verrues, font déterfives; il convient de ne les employer qu'à l'extérieur: la ronce, le lierre, la perficaire, s'emploient pour déterger les ulcères intérieurs.

§. XLIII. *Des Purgatifs.* Les purgatifs agiffent, ou en lubréfiant, en relâchant le canal inteftinal, ou en l'irritant. Ils lubréfient par des parties douces, huileufes, onctueufes. Ils irritent par des particules, ou fels plus ou moins âcres. L'huile d'amandes douces eft le purgatif le plus relâchant; il convient dans les inflammations de la poitrine, du bas-ventre. On en foutient ordinairement trois ou quatre dofes de trois onces chacune, données dans huit heures de tems. La caffe, les tamarins font auffi des purgatifs qui agiffent doucement. La caffe & les tamarins s'ordonnent jufqu'à demi-livre en décoction; quand la caffe & les tamarins font mondés, on n'en ordonne qu'une once. Parmi les purgatifs irritans, il en eft de plus & de moins irritans. Les légers irritans font la manne, la rhubarbe; la manne s'ordonne depuis une once jufqu'à trois. La rhubarbe en poudre s'ordonne depuis deux fcrupules jufqu'à quatre fcrupules Ce dernier purgatif purge en fortifiant. Les forts irritans font le féné, le jalap, la coloquinthe. Le féné s'ordonne depuis deux gros jufqu'à quatre en décoction. Le jalap s'ordonne en poudre depuis demi-gros jufqu'à un

gros. La coloquinthe eſt un des purgatifs les plus irritans : il s'ordonne en lavement dans les coliques de Peintres depuis quinze grains juſqu'à vingt.

Il faut purger dans tous les tems des maladies aiguës, lorſque leur cauſe eſt la corruption des humeurs des premières voies, il ne faut pas attendre que ces matières ſoient en mouvement. Il eſt ſage de les délayer par des boiſſons tiédes, & les chaſſer premiérement par des purgatifs doux, & enſuite par des purgatifs plus forts. Quand *Hippocrate* dit : *il ne faut point purger, ni les matières crues, mais cuites, ni dans les commencemens des maladies aiguës ; à moins que la matière de la maladie ne ſoit en mouvement.* Quand il ajoute que *rarement la matière de la maladie eſt en mouvement* au commencement des maladies, il paroît qu'il ne connoiſſoit point, quand il fit cet aphoriſme, que la plus grande partie des maladies a pour cauſe la ſympathie de l'eſtomac avec toutes les parties du corps, jointe aux mauvais ſucs dont ce même eſtomac eſt rempli; s'il le connoiſſoit, ce que je ne crois pas, quelques efforts que les plus ſavans Commentateurs de cet aphoriſme faſſent pour le perſuader, il faut entendre l'aphoriſme cité, des maladies avec matière dans les ſecondes voies : même dans cette dernière ſuppoſition, comme la matière de la maladie exiſte preſque toujours dans les premières & dans les ſecondes voies, on ne riſque rien de purger bénignement le malade au commencement des maladies aiguës ; il convient même de le faire. J'avoue que ce ſeroit tuer un malade que de vouloir guérir avec des purgatifs les maladies avec matière dans les ſecondes voies, ou dans les glandes des inteſtins, ſans attendre que

la matière ſoit en mouvement. J'ajoute que lorſque la matière de la maladie veut ſe chaſſer du corps, ſoit par les ſueurs, ſoit par l'expectoration, il eſt nuiſible d'uſer de purgatifs pour la déterner à ſortir par l'anus. On n'uſe de purgatifs dans le tems du mouvement de la matière fébrile dans les ſecondes voies, qu'autant qu'elle ſe porte ſur des viſcères eſſentiels à la vie, comme le cerveau; ou qu'autant qu'elle rentre de la ſuperficie du corps dans les humeurs, ou qu'autant qu'elle ne choiſit aucune iſſue favorable; ou qu'autant que la criſe eſt imparfaite. Les maladies aiguës ſont ſouvent compliquées; par exemple; tantôt la petite vérole eſt compliquée avec la fiévre maligne : il me paroît qu'il ne faut point héſiter dans ce cas d'uſer de remèdes oppoſés en apparence, de purgatifs & de légers cordiaux; même dans le tems de l'éruption de la petite vérole. Toutefois il faut un habile Médecin pour connoître cette complication de maladies, & pour purger dans les maladies avec matière dans les premières & dans les ſecondes voies.

Il eſt dangereux de vouloir guérir les maladies chroniques avec matière, ſoit dans les premières, ſoit dans les ſecondes voies, uniquement par les purgatifs. Les purgatifs conviennent dans les maladies chrooniques, avec matière dans les premières voies, quand la matière eſt mobile; c'eſt-à-dire, liquide : ils conviennent auſſi dans le cas d'une cacochimie bénigne, mobile dans les ſecondes voies; ils ne conviennent point dans le cas d'une cacochimie maligne, ſoit mobile, ſoit non mobile, exiſtante dans les ſecondes voies; à moins qu'on ne preſcrive au malade des ſtomachiques, des cordiaux.

diaux. Il eſt prudent d'allier les ſtomachiques & les cordiaux aux purgatifs dans toutes les maladies, ſur-tout dans les chroniques, où il y a foibleſſe, & où il faut encore chaſſer une partie de la matière de la maladie exiſtante dans les ſecondes voies.

§. XLIV. *Des Antiputrides.* Lorſque les humeurs ont une certaine âcreté, que la nature ne peut point changer; lorſqu'elles ne peuvent point circuler, ſoit à cauſe d'une grande inflammation, ſoit à cauſe d'un grand froid, ſoit à cauſe de la foibleſſe, de la force de la vie, qui donne lieu à leur corruption, ſoit à cauſe d'une obſtruction intérieure ou extérieure, il arrive qu'elles ſe corrompent, & qu'elles font ceſſer la vie de la partie où elles exiſtent. On emploie dans ce cas des médicamens extrêmement volatils qui ſe répandent dans les plus petites parties du corps pour augmenter leur mouvement, pour détruire l'obſtruction, pour chaſſer la pourriture arrêtée, pour corriger l'âcre dominant, & pour empêcher le progrès de la corruption. Le camphre eſt un grand antiputride volatil, deſobſtructif; il n'augmente point ſenſiblement la force du pouls, même à une forte doſe. Le quinquina eſt auſſi regardée comme antiputride, par ſa vertu tonique & cordiale.

§. XLV. *De la Saignée.* Si on lit les Médecins Grecs les plus Sçavans, il paroît qu'ils n'ont jamais emploié la ſaignée, afin de guérir les maladies aiguës; mais ſeulement afin de modérer les mouvemens de la nature, qui étoient trop violens, & qui faiſoient craindre une inflammation conſidérable. Cette pratique étoit fondée ſur ce principe: *la fiévre dans les maladies aiguës, eſt un mouvement de la nature pour*

détruire la matière de la maladie. Il eſt à remarquer que les maladies dans leſquelles les Médecins cités craignoient d'abattre la fiévre par la ſaignée, étoient des maladies avec matière dans les ſecondes voies, comme certaines fiévres malignes ; toutefois ils ſaignoient même dans ces maladies d'autant plus abondamment dans les affections inflammatoires de la tête, de la poitrine, ſur-tout qu'ils appréhendoient la ſuppuration, ou une hémorragie dans ces parties. Mais jamais ils n'oſoient faire ceſſer la fiévre par la ſaignée. Hippocrate ne ſaignoit point ordinairement après le cinquiéme jour, de crainte d'empêcher la ſuppuration commencée. Il ſaignoit cependant en tout tems lorſque la fiévre étoit conſidérable, même dans les affections inflammatoires de la tête, lorſqu'il y avoit lieu de croire que la ſuppuration n'étoit pas encore formée. On ne peut donc point faire ceſſer la fiévre par les ſaignées répétées ; toutefois on pourroit le faire, ſi on étoit ſûr que l'inflammation procéde uniquement de l'abondance du ſang, comme dans certains pléthoriques. On ſaigne du pied dans les affections de la tête, on ſaigne du bras pour les maladies du tronc, & des parties inférieures afin de faire révulſion. Il faut remarquer dans ce que nous avons dit, qu'il n'eſt preſque jamais beſoin de ſaigner dans les maladies chroniques ; car il n'y a que l'inflammation & la pléthore qui permettent de ſaigner. Ajoutons encore ici que les bains des pieds, les boiſſons rafraîchiſſantes équivalent ſouvent aux ſaignées, quand la fiévre n'eſt pas violente.

§. XLVI. *Des Bains.* Les bains tiédes relâchent ; ils favoriſent l'éruption à l'extérieur, ſoit de la ſueur, ſoit d'une matière de maladie

quelconque, ils humectent, ils dissolvent les humeurs. Les bains froids fortifient, ils humectent & ils dissolvent les humeurs comme les bains tépes.

DE LA PATHOLOGIE MÉDICINALE EN PARTICULIER.

§. XLVII. *De la Fiévre inflammatoire.* La fiévre inflammatoire se manifeste par la chaleur, la douleur des parties, par la dureté, & par la fréquence du pouls. Elle a pour cause la pléthore & les causes des maladies dont nous avons parlé. On saigne dans les fiévres inflammatoires, de crainte qu'elles n'excitent la suppuration, ou la gangrène dans quelques parties essentielles à la vie. : On use de rafraîchissans & de délayans. Si la cause principale de l'inflammation n'est point la pléthore, on emploie les remèdes prescrits dans la Pathologie générale.

§. XLVIII. *De la Fiévre putride.* La fiévre putride se manifeste sur-tout par de mauvais goûts à la bouche; elle a pour cause les mauvaises digestions, l'abondance d'humeurs. Les purgations conviennent dans cette maladie; les boissons doivent être légérement acides.

§. XLIX. *De la Fiévre maligne.* La fiévre maligne se manifeste principalement par la perte totale des forces du malade dès le commencement de la maladie; la cause de la fiévre maligne est la corruption des humeurs : son remède est les purgatifs continués jusqu'au sou-

lagement du malade, une boiſſon légèrement acide, & des alimens bien atténués, légèrement cordiaux.

§. L. Souvent les trois eſpèces de fiévres, que nous venons de décrire, les deux premières ſur-tout ſe trouvent réunies dans le même ſujet : on fait alors un traitement mixte, on ſaigne & on purge par conſéquent dans les fiévres inflammatoires, putrides, &c.

§. LI. *De la Phrénéſie.* La phrénéſie eſt un délire long & opiniâtre, accompagné de fiévres ; il a pour cauſe ou l'inflammation du cerveau, ou l'inflammation de quelque viſcère particulier, ou la matière de la maladie qui ſe porte au cerveau. La phrénéſie, qui a pour cauſe l'inflammation du cerveau, attaque ſubitement. La phrénéſie, qui dépend de l'inflammation de quelque viſcère, ſe connoît par les ſignes qui marquent que ce viſcère eſt enflammé. La phrénéſie, qui a pout cauſe la matière de la maladie miſe en mouvement, arrive dans les tems de criſe : il eſt donc en quelque ſorte pluſieurs eſpèces de phrénéſie. La première ſe guérit par les ſaignées révulſives, les rafraîchiſſans, les lavemens continués juſqu'à la diminution dè la fiévre. On guérit la ſeconde en guériſſant la maladie principale dont elle eſt l'effet. On guérit la troiſième par les médicamens révulſifs, comme les ventouſes, les véſicatoires, les purgatifs.

§. LII. *De l'Apoplexie.* L'apoplexie eſt une perte ſubite de tous les ſens & de tous les mouvemens volontaires, dans laquelle le pouls ſe conſerve. L'apoplexie reconnoît pour cauſe toute compreſſion du cerveau, qui empêche les eſprits de couler dans les organes des ſens,

tandis que les eſprits du cervelet vont au cœur & à la reſpiration. La pléthore, le ſang inflammatoire, la qualité de la maſſe du ſang, groſſière, tout ce qui rompt les vaiſſeaux du cerveau, comme la ſéroſité âcre dans le ſcorbut, dans la mélancolie, dans la goutte, enfin les cauſes externes, les coups, les chutes donnent lieu à l'apoplexie. L'apoplexie qui viént de pléthore eſt ordinaire aux perſonnes qui ont beaucoup de ſang, qui ſont attaquées de maladies inflammatoires : elle ſe guérit par d'amples ſaignées, par des purgatifs, par des lavemens, & par l'uſage des rafraîchiſſans. Celle qui a pour cauſe une pituite groſſière, eſt ordinaire aux perſonnes froides, pituiteuſes, aux vieillards ſur-tout : elle ſe guérit par l'uſage des purgatifs, des doux apéritifs, des ſavons, par l'application des emplâtres ſaupoudrés de cantharides qui diſſolvent la lymphe épaiſſe. Celle qui vient de l'épanchement d'une ſéroſité âcre ſe guérit difficilement ; on peut cependant tenter la réſorption de la matière épanchée par des ſaignées révulſives prudemment faites, & par l'uſage des remèdes contraires à l'âcre dominant. Nous parlerons de la curation de l'apoplexie, qui a pour cauſe les plaies de tête, en parlant des maladies chirurgicales. Il eſt encore une cauſe d'apoplexie, c'eſt les polypes. L'apoplexie, qui a pour cauſe les polypes, ſe guérit par les diſſolvans de la lymphe, les mercuriaux, les ſavons; ces polypes ſe manifeſtent par la palpitation du cœur, l'obſcurciſſement de vue très-fréquent; ſymptômes qui s'augmentent par le mouvement.

§. LIII. *Des maladies aiguës de la poitrine.* Les maladies aiguës de la poitrine, comme la

pleuréſie, la péripneumonie, ſont accompagnées de fiévres aiguës & de difficulté de reſpirer. Ces maladies ont pour cauſe la pléthore ou la cacochimie. Voyez les ſignes de pléthore & de cacochimie dans la pathologie générale. On ſaigne abondamment dans les maladies aiguës de poitrine qui ſont produites par la pléthore, afin d'empêcher la ſuppuration; on purge dans celles qui ſont produites par la cacochimie; on favoriſe cependant, même dans ce dernier cas, la coction, l'excrétion de la matière engorgée par l'uſage de cordiaux mixtes.

§. LIV. *De l'inflammation de l'eſtomac.* L'inflammation de l'eſtomac ſe manifeſte principalement par une grande douleur dès qu'on avale quelque choſe. Elle eſt accompagnée de fiévre, & on ſaigne abondamment dans l'inflammation de l'eſtomac; on uſe de rafraîchiſſans, de clyſtères émolliens: on ſoutient le malade avec de l'eau de poulet, &c.

§. LV. *Des Maladies épidémiques.* Ce que nous allons dire ſur les maladies épimédiques n'eſt preſqu'une répétition de ce que nous avons dit des maladies aiguës en général. Les cauſes des épidémiques ſont la dépravation des choſes naturelles, comme le vice de l'air, des alimens, &c. Le ſiége des cauſes prochaines & immédiates des maladies épidémiques eſt ou dans les premières voies, ou dans les ſecondes voies, ou dans les premières & dans les ſecondes voies, comme dans la peſte: voyez à ce ſujet les ſignes des maladies. Quand la cauſe des maladies épidémiques exiſte dans les ſecondes voies, il faut en attendre la coction, l'éruption, à l'extérieur, des forces de la nature. Quand la nature eſt impuiſſante, il faut l'aider; c'eſt pour ce que l'on

uſe d'alkali volatil dans la morſure de la vipère ; de cordiaux, de cautère dans la peſte, afin de favoriſer l'éruption de l'humeur morbifique hors du corps. Quand l'humeur morbifique eſt cuite, & qu'il eſt impoſſible de la chaſſer hors du corps, on purge. On purge auſſi lorſqu'elle ſe porte ſur quelque viſcère eſſentiel à la vie ; on purge même lorſqu'elle eſt crue, quand les viſcères en ſont tellement engorgés, qu'il gênent la circulation des humeurs : il faut beaucoup de prudence pour connoître ce cas. Toutes les éruptions qui paroiſſent au dehors dans les maladies épidémiques, telles que celles de la petite vérole & autres, doivent être reſpectées comme une expulſion de la matière de la maladie : il faut donc prendre garde de purger dans les maladies épidémiques avec matière dans les ſecondes voies, qui quelquefois ſe porte à la peau ; ſinon, ou au commencement, lorſqu'il y a nauſée ou cacochimie dans les premières voies ; ou lorſque la matière de la maladie, devenue mobile, n'affecte aucune criſe particulière ; ou lorſqu'elle rentre dans les humeurs, & qu'on ne peut plus la pouſſer au-dehors ; ou lorſque les viſcères ſont tellement pleins de mauvaiſes humeurs qu'ils gênent l'éruption de la matière morbifique ; ou lorſque ces maladies avec matière dans les ſecondes voies ſont compliquées avec d'autres maladies des premières voies, qui demandent eſſentiellement des purgations ; ou enfin ſinon lorſque le principal foyer des maladies épidémiques eſt dans les premières voies, ce qui n'eſt pas ſi rare que l'on penſe. Il eſt certaines maladies épidémiques, dont le venin eſt ſi grand, comme la peſte, &c. qu'il faut abſolument faire ſuppurer les parties qu'elles at-

taquent à l'extérieur, parce que la résolution est incapable d'en changer la nature. Il règne dans le moment que j'écris une maladie épidémique à *Perpignan*, dont les principaux symptômes sont le délire & l'assoupissement : on dit que l'ouverture des cadavres a fait voir les vaisseaux de ceux qui en sont morts fort engorgés. Il n'est pas douteux que la saignée & les purgatifs, qui diminuent le volume des humeurs, ne soient les principaux remèdes de cette maladie. Je vis il y a quelques années plusieurs enfans, âgés de deux ans, pléthoriques, atteints d'une maladie presque semblable à celle que je viens de décrire; ils étoient presque sans fiévre, toujours assoupis, presque toujours froids. Un mourut quelques jours après que je l'eûs rappellé à la vie d'une syncope dans laquelle il paroît qu'il seroit mort. Je fis peut-être mal de ne pas avoir fait saigner mon petit malade, & de l'avoir trop ménagé dans les médecines que je lui donnai.

§. LVI. *De la Paralysie.* La paralysie est l'immobilité lâche d'un muscle qu'aucun effort de la volonté, ou des actions vitales, ne peut dompter. Quelquefois il n'y a aucun sentiment, quelquefois il y en a peu dans le membre paralytique. La cause prochaine de la paralysie est toujours le suc nerveux, ou le liquide artériel qui ne peut couler dans le membre paralytique. La paralysie reconnoît donc pour cause l'apoplexie, l'obstruction, toute évacuation supprimée, accompagnée de vertige, dont la matière se porte à la tête, les corps fort astringens, les inflammations, les tumeurs dans le cerveau. La nature guérit quelquefois cette maladie, en atténuant la matière obstruante; l'art doit imiter la nature; pour la dissoudre, il faut employer

les apéritifs, les sudorifiques, les vomissemens pour mouvoir la matière. Celle qui a pour cause l'inflammation se guérit par les antiphlogistiques, par les rafraîchissans, les saignées. Celle qui a pour cause les tumeurs dans le cerveau se guérit par les dissolvans de la lymphe. La paralysie procède aussi de plaies de tête; mais des plaies qui affectent l'intérieur du crâne, nous en parlerons parlant des plaies de tête.

§. LVII. *De l'Épilepsie.* L'épilepsie est une privation des sens externes, avec une secousse violente, involontaire, de tous ou de quelques muscles particuliers, avec un repos & des paroxismes alternatifs : l'épilepsie suppose donc une diverse influence du liquide nerveux. Les causes de l'épilepsie viennent de naissance, de plaies, d'apostèmes à la tête, d'âcre dans l'estomac, de cacochimie, de pléthore, de foiblesse dans le genre nerveux qu'un rien irrite. L'épilepsie qui vient de naissance passe pour incurable; celle qui vient de plaies de tête est curable : nous en donnerons la curation en parlant des plaies de tête. Celle qui vient d'âcre dans l'estomac, & de foiblesse dans le genre nerveux, se guérit, l'une par les stomachiques, l'autre par l'exercice. Nous lisons l'histoire des épileptiques, en qui on soupçonnoit défaut de digestion, guéris par le quinquina. L'épilepsie, qui vient de cacochimie se guérit par la curation de la cacochimie : voyez les signes des maladies. L'épilepsie, qui reconnoît pour cause la pléthore, se guérit par les saignées & par un régime de vie peu nourrissant. Remarquez ici que les vapeurs approchent de l'épilepsie, ont les mêmes causes, & demandent le même traitement.

§. LVIII. *De la Goutte.* La goutte est un âcre

dans la lymphe, qui produit des douleurs dans les ligamens des articles, & qui lorſqu'il attaque ces parties prend le nom de goutte. Cet âcre procède d'un vice de digeſtion à peine ſenſible Cet âcre cauſe l'inflammation. La curation de la goutte, appuyée de la théorie, & vérifiée par l'expérience conſiſte à rendre à l'eſtomac ſa premiere vigueur, & à évacuer le liquide corrompu, qui exiſte, dans les ſecondes voies. On remplit la première indication par les amers, par le régime, par l'exercice; la ſeconde, par quelque ſel volatil, dont on doit prendre une petite doſe pendant long-tems, par de doux apéritifs. On peut employer les purgatifs dans la goutte, lorſque la douleur eſt ſur ſon déclin. Pour calmer l'extrême violence de la goutte, on uſe de petit lait, de la ſaignée, de cataplames faits avec la mie de pain & le lait, appliqués ſur la partie. S'il paroiſſoit que la goutte voulût ſe porter ſur quelque viſcère important, on doit tenter ſans délai de la rappeller aux jointures, en y appliquant des véſicatoires.

§. LIX. *De l'Hydropiſie.* L'hydropiſie eſt ou un épanchement de la ſéroſité du ſang dans des cavités particulières, ou la ſtagnation de cette même ſéroſité dans ſes propres vaiſſeaux qu'elle diſtend trop. On voit que les cauſes de l'hydropiſie ſont tout ce qui rompt les vaiſſeaux lymphathiques, & tout ce qui empêche la ſéroſité de couler. La cauſe de la rupture des vaiſſeaux lymphatiques & de l'obſtacle à la circulation de la ſéroſité du ſang eſt la foibleſſe du tempérament, le lenteur du mouvement des petites artères, un âcre dans les humeurs qui rompt les vaiſſeaux lymphatiques. Dans un ſujet bien conſtitué l'hydropiſie eſt bénigne, la ſéroſité

n'eſt pas encore corrompue. Dans un ſujet mal conſtitué, dans une hydropiſie ancienne, l'hydropiſie eſt maligne, la ſéroſité eſt corrompue. On guérit l'hydropiſie en faiſant couler la ſéroſité. On fait couler ſa ſéroſité par les ſtomachiques, les apéritifs. On peut employer la paracenthèſe, les forts purgatifs quand l'hydropiſie eſt bénigne. Les forts purgatifs & la paracenthèſe accélerent la mort quand l'hydropiſie eſt maligne. Dans ce dernier cas, ſi on fait l'opération de la paracenthèſe, il ne faut tirer qu'une certaine quantité d'eau ; car on a remarqué que l'affaiſſement des viſcères que la paracenthèſe occaſionne dans l'hydropiſie maligne, en accélere la putréfaction. Si le malade eſt tourmenté de ſoif, on lui fait uſer d'acides avec les apéritifs.

§. LX. *Des Fiévres intermittentes.* Les fiévres intermittentes ont pour cauſe principale un vice de digeſtion. La matière des fiévres intermittentes exiſte, & dans les premieres & dans les ſecondes voies. Pour guérir les fiévres intermittentes, il faut délayer la matière de la maladie, l'expulſer par les purgatifs, les apéritifs, & perfectionner enſuite les digeſtions par les amers, par le quinquina ſur-tout.

§. LXI. *De la Phtiſie.* Si l'habitude du corps paroît conſumée à la ſuite d'un ulcère au poulmon, on appelle ce mal phtiſie pulmonaire. Quand elle eſt ancienne, elle paſſe pour incurable. On tente la curation de la phtiſie pulmonaire, en procurant par les ſtomachiques de bonnes digeſtions au malade, de lait ſur-tout ; en lui faiſant uſer de doux apéritifs, de balſamiques, de déterſifs, tels que la fleur de ſoufre, & ſes autres préparations ; & en tentant les cautères. On peut prévenir les phtiſies pul-

monaires qui ſuccèdent aux fluxions de poitrine. Lorſqu'il s'eſt fait une vomique au poulmon, l'indication médicale eſt de la rompre, ce qui ſe fait par l'équitation, & enſuite de faire l'opération de l'empyème, lorſqu'elle n'affecte aucun iſſue par la bouche. On connoît qu'il y a du pus dans la poitrine par la néceſſité où eſt le malade, de ſe coucher ſur un ſeul côté, par le bruit que fait le pus lorſque l'on ſe remue, par une peſanteur ſur le diaphragme.

§. LXII. *De la Mélancolie.* La mélancolie eſt une triſteſſe longue & opiniâtre pendant laquelle le malade eſt toujours occupé d'une ſeule & même penſée. Ce mal procède de l'épaiſſiſſement des humeurs. L'épaiſſiſſement des humeurs procéde ou du chaud, ou du froid. Le chaud qui occaſionne l'épaiſſiſſement des humeuts eſt la chaleur de l'air, les alimens échauffans, la force de la vie, quand elle eſt conſidérable. Le froid qui occaſionne l'épaiſſiſſement des humeurs exiſte dans la foibleſſe de l'eſtomac. Les cauſes de la foibleſſe de l'eſtomach ſont la triſteſſe, les mauvais alimens, l'intempérance, &c. On guérit la mélancolie qui procède du chaud par les atténuans, par des délayans, par le vin mêlé à beaucoup d'eau, par des alimens faciles à digérer. La mélancolie qui procède du froid demande du vin pur, du moins tempéré avec peu d'eau, des alimens qui renferment beaucoup de mucilage bien atténué, légerement aromatiſé. Quand la mélancolie dure l'épaiſſiſſement humeurs augmente. Il faut éviter dans tous les tems de la mélancolie de vouloir la guérir par de forts purgatifs. Les purgatifs ne conviennent dans aucune maladie, ſur-tout dans la mélancolie, que quand on a délayé l'humeur morbifique par les ſavonneux,

il faut purger les mélancoliques en fortifiant. La mélancolie, quand elle est invétérée produit toutes les acrimonies dont nous avons parlé. Et ces acrimonies produisent tous les symptômes de toutes les maladies imaginables. La mélancolie invétérée produit sur-tout la manie. La manie cependant peut aussi être produite dans le tems que l'humeur de la mélancolie est encore bénigne.

Ajoutons ici que la mélancolie peut aussi être l'effet des passions de l'amour sur-tout.

DE LA PATHOLOGIE CHIRURGICALE
EN GÉNÉRAL ET EN PARTICULIER.

§. LXIII. D*ES Causes des maladies chirurgicales en général.* Les causes des maladies chirurgicales sont internes ou externes. Les causes internes des maladies chirurgicales, sont les mêmes que les causes des maladies médicales. Les maladies chirurgicales qui dépendent de causes internes dépendent ou du vice, ou de l'abondance des humeurs. Le vice qui forme les maladies chirurgicales est ou benin ou malin ; il est malin quand il y a corruption d'humeurs. Cette corruption se manifeste par une douleur tout-à-fait insupportable, par une fiévre lente, aiguë, pestilentielle, épidémique par l'érosion de substance de la partie malade, par l'écoulement d'un pus fétide, d'une insupportable odeur. Il est benin, quand on n'apperçoit aucun des vices que nous venons de marquer; c'est-à-dire, quand le sujet est habituellement sans fiévre, quand il digère bien, quand la douleur que cause la maladie n'est point excessive. Ce vice benin & ma-

lié qui produit les maladies chirurgicales eſt local ou univerſel : ce vice ſoit qu'il ſoit benin, ſoit qu'il ſoit malin, n'eſt que local, c'eſt-à-dire, il n'exiſte que dans une ſeule partie du corps, quand le malade eſt ſans fiévre, quand le ſujet eſt ſain, quand il digère bien, quand la maladie chirurgicale ſe manifeſte à la ſuite des maladies aiguës dans leſquelles on a vu les ſignes de coction, quand on n'apperçoit aucun ſigne d'œdême ni de jauniſſe. Ce vice, ſoit benin, ſoit malin, eſt univerſel, c'eſt-à-dire, répandu dans toutes les humeurs, quand on apperçoit des ſignes oppoſés à ceux que nous venons de décrire, quand il n'eſt que local, c'eſt-à-dire, lorſque la maladie chirurgicale eſt accompagné de fiévre, quand le ſujet eſt mal ſain, &c.

Les Maladies chirurgicales qui procèdent uniquement de l'abondance d'humeurs ſont plus rares que certains penſent ; on peut cependant croire que toute maladie chirurgicale procède uniquement d'abondance d'humeurs, quand elle eſt dans un ſujet bien conſtitué, ſans fiévre, ſans aucun ſigne de cacochimie ; une maladie chirurgicale qui ne procède que d'abondance d'humeurs peut être accompagnée de fiévre qui procède de pléthore. Cette fiévre qui procède de pléthore eſt cauſe de la maladie chirurgicale.

Les maladies chirurgicales qui procèdent des cauſes externes, ſont les contuſions à la ſuite de coups, de chutes, les ſymptômes qui procèdent à la ſuite de la piqure de bêtes venimeuſes, de quelques poiſons appliqués extérieurement, de quelque bleſſure. Les maladies chirurgicales qui procèdent de cauſes extérieures, ſont ou avec corruption d'humeurs, ou ſeulement avec ſolution de continuité des parties ſolides. Cette cor-

ruption d'humeurs eſt tantôt bénigne, tantôt maligne, tantôt univerſelle, tantôt locale. Il eſt cependant auſſi des maladies chirurgicales qui procèdent de cauſes externes, dont la nature n'eſt qu'une rétention de matière excrémentitielles ou récrémentitielles. Voyez ce que nous venons de dire ci-deſſus, ſur les cauſes internes des maladies chirurgicales; voyez auſſi la ſéméiolique, &c.

Quand les maladies chirurgicales dépendent de cauſes intérieures, il faut premièrement traiter la cauſe intérieure: quand elles dépendent d'abondance d'humeurs, ou de certains vices benins, on tâche de les réſoudre, ſi ce ſont des abcès, ou des tumeurs; ſi ce ſont des ulcères on les deſſeche, ſoit par les purgatifs, ſoit par des poudres abſorbantes. Quand les maladies chirurgicales dépendent d'un vice malin, ſoit qu'il ſoit local, ſoit qu'il ſoit univerſel, on le détruit par les corroſifs, enſuite par les deſſicatifs: on traite premièrement la dépuration des humeurs quand le vice dont nous parlons eſt univerſel, on en tente la coction ſur-tout par les moyens preſcrits aux articles des maladies internes.

Il faut remarquer au ſujet du vice malin qui cauſe les maladies chirurgicales, que ce vice eſt de différentes ſortes. Il n'y a que ſa nature, ſes ſymptômes connus qui peuvent décider ſi la ſuppuration eſt préférable à la réſolution pour le détruire. Nous allons parler des différentes eſpéces de ce vice; ces différentes eſpéces de vice ſont le virus écrouelleux, pſorique, dartreux, variolique, vérolique, ſcorbutique, cancereux, peſtilentiel, & un autre qu'on peut appeller virus anonyme, ou ſans nom, dont on ne

peut pas déterminer la nature ; qui approche néanmoins de la nature des différens virus connus.

§. LXIV. Le virus écrouelleux procède de mauvaiſes digeſtions ; dans ſon premier tems, ce virus n'eſt qu'un épaiſſiſſement de la lymphe, qui engage les glandes du col principalement ; dans ſon ſecond tems ce virus eſt une inflammation de ces mêmes glandes ; dans ſon troiſiéme tems, c'eſt la ſuppuration qui ſurvient à l'inflammation des glandes engorgées. Il ne faut pas croire que l'inflammation des glandes écrouelleuſes ſoit toujours l'effet d'un être malin & inintelligible, comme le mot *virus* le ſignifie dans tous les auteurs. L'inflammation des glandes écrouelleuſes eſt plus ſouvent l'effet de la chaleur du tempérament, ou de la glande engorgée que celui d'un virus malin & nuiſible à la ſanté. Ce virus eſt plutôt l'effet de l'inflammation, qu'il n'en eſt la cauſe. Nous ne refuſons cependant pas de croire qu'il peut être l'effet de mauvaiſes digeſtions, & enflammer enſuite les glandes engorgées. On guérit ſur-tout les écrouelles en rectifiant les digeſtions par les ſtomachiques, en délayant la lymphe épaiſſie par les doux apéritifs, & en la diſſolvant par les ſudorifiques. C'eſt ſur-tout dans la curation des écrouelles qu'il faut faire attention à cet aphoriſme d'Hippocrate. *Il faut rendre fluides les matières que l'on veut purger.* La ſuppuration dans les écrouelles eſt toujours lente ; on peut l'aider par les ſuppuratifs, afin de détruire toute la glande engorgée. On peut auſſi extirper les glandes engorgées, quand la réſolution en eſt impoſſible. Le virus écrouelleux produit ſouvent des fiévres lentes. On preſcrit ſagement des cautères en ce cas,

des doux ſudorifiques & des ſtomachiques.

§. LXV. Le virus galleux & dartreux conſiſte dans un âcre plus ou moins conſidérable, répandu dans la partie ſéreuſe du ſang. Ces deux virus ont beaucoup de rapport entr'eux. Le virus galleux engendre des puſtules dans l'articulation des doigts ſur-tout; ces puſtules produiſent des demangeaiſons. Le virus dartreux ſcorïe la peau & produit un pus qui ſe forme en croute par le contact de l'air. Ces virus dépendent de la digeſtion de mauvais alimens, ces virus (le galleux ſur-tout) ſe communiquent par le contact; il ne ſont alors que locaux; ils ſe propagent enſuite dans toutes les humeurs, & deviennent univerſels. Comme tout virus qui a ſa ſource dans les premières voies demande des purgatifs, il n'eſt pas douteux qu'il ne faille les emploier, quand ces deux virus dont nous venons de parler, ont leur ſource dans les premières voies; il faut joindre aux purgatifs les ſtomachiques, les apéritifs; les ſtomachiques empêchent la régénération de ces virus; les apéritifs les chaſſent hors du corps, & ſouvent ils en font la coction. Le ſoufre détruit le virus galleux & généralement toutes les humeurs putrides des ſecondes voies. Quelquefois le virus galleux qui eſt à l'extérieur, ſe jette ſur quelques viſcères, & produit des maladies aiguës dangereuſes. Il faut dans ce cas rappeller la galle à l'extérieur, en faiſant revêtir au malade une chemiſe de galleux, ſoit une de celles qu'il mettoit ayant la galle, ſoit celle d'un autre galleux.

§. LXVI. Le virus ſcorbutique procède du vice de l'air, & de la digeſtion. Quelquefois ce virus n'eſt qu'un épaiſſiſſement de la lymphe, quelquefois c'eſt une âcreté répandue dans l'une

des parties du ſang, quelquefois c'eſt une âcreté dans une partie du ſang, & un épaiſſiſſement dans l'autre. Il eſt difficile de déterminer la nature de cette âcreté. Voyez *les ſignes des maladies.* Quand cette âcreté eſt alkaline, de nature à échauffer, on uſe d'acides; quand cette âcreté eſt acide, de nature à produire des éroſions lentes, des tumeurs froides, on uſe d'alkalis qui échauffent, & qui diſſolvent ce qui eſt épaiſſi. Les ulcères ſcorbutiques rendent quelquefois une odeur inſupportable, & ſont environnés de calloſités On guérit les ulcères ſcorbutiques calleux en en tentant la ſuppuration, & enſuite l'exſiccation quand les chairs ſont belles; on ſe ſert auſſi des antiputrides extérieurement; mais avant tout il faut traiter le vice intérieur. Un célébre Chirurgien croit que pour détruire le ſcorbut, il faut uſer d'alimens qui engendrent beaucoup d'air, parce que l'air qu'on mêle aux corps corrompus en détruit la corruption. Je crois toutes ſes expériences vraies; mais je crois fauſſe l'application qu'il en fait au corps humain: un des grands remèdes antiſcorbutiques & de toutes les maladies chroniques, eſt les bonnes digeſtions, & les remèdes ſtomachiques par conſéquent. *On eſt preſque toujours ou dans l'erreur, ou près de l'erreur, quand on veut expliquer les phénomènes de l'œconomie animale, par comparaiſon avec les phénomènes phyſiques, chymiques & ſenſibles*; cette penſée eſt de *Fizes,* Médecin de mérite.

§. LXVII. Le virus cancéreux eſt difficile à déterminer, à définir; on ſçait qu'il eſt le fruit d'une mauvaiſe inflammation, & d'une corruption ſpontanée des humeurs qui a peut-être ſa ſource dans les premières voies. Ce virus pro-

duit une douleur & une odeur insupportables dans les parties cancérées ; il ronge, il détruit les parties qu'il attaque. Ce virus est local, ou universel. Il est local quand il survient à la suite de quelques coups, de quelques chutes, de l'inflammation de quelques tumeurs. Il est universel quand le sujet est mal constitué, quand ce virus s'engendre subitement dans plusieurs endroits du corps, lorsqu'après avoir été guéri dans un endroit, il s'engendre dans un autre. Ce virus produit des ulcères intérieurs & extérieurs. Quand ce virus n'est que local, on peut le détruire, soit par l'amputation, soit par l'application des corrosifs. Quand il est universel, il est plus difficile à détruire ; l'usage des cautères, des stomachiques, des apéritifs, des suppuratifs, des dessicatifs sur la partie cancérée, sont les moyens dont on peut se servir pour le détruire ; ces remèdes me paroissent devoir être employés. Plusieurs vantent l'extrait de ciguë ; rien ne peut en empêcher l'usage. Quand l'ulcère cancéreux est intérieur, il passe pour incurable ; on use cependant des remèdes intérieurs que nous venons de prescrire, & de l'opium sur-tout pour calmer les douleurs qu'il produit.

§. LXVIII. Le virus pestilentiel s'engendre de matières corrompues, soit dans l'estomac, soit dans l'air. Ce virus est contagieux, il produit dans l'estomac des envies de vomir, & dans les secondes voies une foiblesse considérable, & sur la peau des charbons. Sa curation consiste à évacuer les matières corrompues des premières voies & à ranimer les solides, pour cuire, chasser ce virus hors des secondes voies. On fait suppurer le charbon, & généralement les tumeurs que produit le virus pestilentiel, doivent être traitées

par la ſuppuration. Quand la force de l'inflammation des tumeurs peſtilentielles fait appréhender la gangrène, on ſaigne plus ou moins le malade, on peut même faire une ſaignée locale, après laquelle on ſe ſert de doux ſuppuratifs. Des Auteurs de mérite conſeillent les cautères dans la peſte; c'eſt un moyen de guérir qui ne peut être que ſalutaire.

§. LXIX. La vérole approche de la nature du virus écrouelleux, dartreux, cancereux & ſcorbutique. Le virus vérolique imite tous les ſymptômes de ces différens virus, quand il eſt récent; & preſque tous les ſymptômes des maladies aiguës & chroniques quand il eſt ancien dans le corps. Le virus vérolique eſt ou local, exiſtant dans une ſeule partie du corps, ou univerſel répandu dans tout le corps. Le virus vérolique ſe communique par le contact. Quand les ſymptômes ſurviennent promptement à la ſuite du contact, dans la partie qui a ſouffert le contact, on peut croire que le virus n'eſt que local; quand les ſymptômes ſurviennent tard après le contact, ſur-tout dans des parties qui n'ont point ſouffert le contact, quand on n'a fait aucun traitement, ou quand on en a fait un mauvais aux ſymptômes qui ſurviennent promptement après le contact, on peut croire que le virus vérolique eſt univerſel. Quand le virus vérolique n'eſt que local, on traite ſes ſymptômes comme on traite les ſymptômes des maladies qu'il imite le plus. Si le virus vérolique produit des chancres, il n'eſt pas douteux qu'il ne faille les deſſécher, en empêcher le progrès avec le minium. S'il produit la chaude-piſſe (c'eſt un écoulement de la ſemence occaſionné par l'inflammation des proſtates) il n'eſt pas à douter qu'il

ne faille uſer des antiphlogiſtiques; s'il produit des tumeurs à l'aine, il faut uſer d'émolliens, de réſolutifs, & de ſuppuratifs, ſi ces bubons veulent ſuppurer; s'il produit des excroiſſances de chair, il faut les couper, les ronger, les réſoudre. Comme il exiſte toujours quelque peu de virus dans la partie vérolée, il eſt prudent de la frotter avec l'onguent mercuriel, comme il eſt à craindre que ce virus qui n'eſt que local, ne ſe ſoit répandu imperceptiblement dans les humeurs, il faut uſer de frictions ou de préparations mercurielles ſelon l'âge du ſujet & ſelon l'ancienneté des ſymptômes véroliques. Quand le virus vérolique eſt ancien ou univerſel, on le détruit par l'uſage du mercure. Voyez l'article du mercure ou nous diſons la manière de s'en ſervir dans la vérole confirmée.

La ſuppuration eſt un feu naturel qui détruit les virus dans le corps, comme le feu les détruit dans l'air; il paroît ſurprenant que nous ne l'ayons recommandé que pour détruire le virus peſtilentiel. L'expérience a montré dans une infinité de ſujets, que le mouvement que la réſolution produit étoit ſuffiſant pour détruire les virus (excepté le peſtilentiel) dont nous avons parlé juſqu'à préſent; il n'eſt donc pas ſurprenant que nous n'ayons pas preſcrit la ſuppuration, comme un moyen néceſſaire pour guérir les maladies dont nous venons de parler. Quoique la réſolution détruiſe le virus vérolique, quoiqu'en conſéquence de ce principe vérifié par maintes expériences nous ayons enſeigné que l'on pouvoit faire ceſſer les accidens primitifs de vérole, les chancres, par exemple, par des deſſicatifs, les chaudes-piſſes dans leſquelles l'inflammation étoit paſſée par les purgatifs; il eſt tou-

tefois prudent dans ces derniers cas d'uſer des préparations mercurielles, comme nous l'avons dit plus haut. On voit dans ce dernier paragraphe que c'eſt le mouvement vital augmenté ou la fiévre qui guerit la vérole : cette doctrine paroît vraie, puiſque l'on a guéri des véroles anciennes par des plantes ſudorifiques. Cette remarque ne doit pas ſurprendre ; la fiévre eſt un remède deſtructeur de tous les virus imaginables.

§. LXX. Le virus variolique s'engendre dans l'air & dans les humeurs des premières & des ſecondes voies. Ce virus eſt malin ; dans ſon premier tems il produit des accablemens, des envies de vomir ; c'eſt dans ce tems qu'il eſt prudent d'évacuer le malade ; enſuite il produit des taches rouges ſur la peau, qui groſſiſſent tous les jours juſqu'à ce qu'elles ſuppurent ; après qu'elles ont ſuppuré elle ſe deſſéchent. La ſuppuration eſt néceſſaire pour la deſtruction du virus variolique, il eſt imprudent de la hâter par des échauffans, il faut ſeulement relâcher la peau par l'uſage du thé, entretenir les forces de la vie par des bouillons, pouſſer le virus au-déhors, & faire ſuppurer les boutons varioleux par l'uſage des doux apéritifs. Quand le virus varioleux rentre dans le corps ſans qu'on puiſſe l'en faire ſortir, la vie eſt en danger on peut tenter des purgatifs en ce cas. Quand la petite vérole eſt compliquée avec la fiévre maligne, des Médecins n'héſitent point de purger le malade, même dans le tems de l'éruption ; ſi cette pratique eſt permiſe, ce n'eſt qu'autant qu'on joint aux purgatifs de légers cordiaux & apéritifs, pour ſoutenir la force de la vie qui chaſſe hors du corps & qui cuit le virus variolique.

§. LXXI. Les virus anonymes, dont nous devons actuellement parler, ſont des virus dont on connoît moins bien la nature que celle des autres virus. Ces virus produiſent à l'extérieur la plûpart des ſymptômes des virus décrits. Tantôt ils produiſent des maladies internes & externes; tantôt ils produiſent des maladies externes ſeulement; tantôt les virus anonymes ont leurs ſources dans l'eſtomac; tantôt dans l'air; tantôt ils ſont locaux, ils n'exiſtent que dans la partie qu'ils attaquent; tantôt ils ſont répandus dans tout le corps. Ces virus produiſent des maladies chirurgicales aiguës & chroniques; (car on peut appeller maladie chirurgicale aiguë, celle qui ſe guérit en peu de tems, comme les abcès; & maladie chirurgicale chronique, celle qui n'a point un tems fixe pour la guériſon, comme les ulcères.) Tantôt les virus anonymes ſont de la dernière malignité, ils ſont plus benins que malins; tantôt ils ſe détruiſent, quoique malins, (heureuſement pour le malade) par la réſolution. Il importe pour la deſtruction des virus anonymes, de connoître quelle eſt leur ſource, leur dégré de malignité; s'ils demandent la réſolution, ou la ſuppuration, pour leur deſtruction; s'ils ſont locaux ou univerſels.

Quand ces virus paroiſſent à la ſuite des maladies aiguës, dans leſquelles on a vu les ſignes de coction, on peut croire qu'ils ne ſont que locaux. Quand ils paroiſſent dans le courant des maladies aiguës, on peut croire qu'ils ſont univerſels; qu'ils ſont une ſuite des maladies aiguës. Il faut s'attacher à connoître la nature du virus de la maladie aiguë, pour déterminer ſi la réſolution eſt préférable à la ſuppuration. Reliſez ce que nous avons dit plus haut des maladies

chirurgicales en général notre ſeméiolique ſur-tout. Les virus anonymes produiſent des éréſypèles, des phlegmons, des ulcères, des charbons, des bubons, &c.

§. LXXII. L'éréſipèle eſt une inflammation de la peau; il eſt malin quand il eſt accompagné de fiévre conſidérable; la cauſe exiſte ſur-tout dans les premières voies, c'eſt une abondance de bile corrompue. Les purgatifs guériſſent principalement l'éréſypèle, on ſaigne dans l'éréſypèle malin, pour diminuer l'ardeur de la fiévre, qui occaſionneroit la ſuppuration. On uſe de thé, de ſureau, pour purifier la maſſe du ſang. Il eſt auſſi des épidémies d'éréſypèles, dont la cauſe principale ſe répand de l'air dans les humeurs.

§. LXXIII. L'ulcère eſt une éroſion de ſubſtance, avec écoulement de pus. Pour connoître ſi l'ulcère eſt benin, ou malin, pour en connoître la cauſe, la ſource, reliſez les ſignes des maladies, & ce que nous avons dit plus haut des maladies chirurgicales en général. Il eſt aiſé de voir par ce que nous avons dit juſqu'à préſent des maladies chirurgicales, que leur théorie eſt inſéparable de la théorie des maladies internes.

§. LXXIV. Le charbon eſt une tumeur rouge, élevée en pointe, accompagnée d'une douleur vive, d'une chaleur brûlante, & d'une, ou de pluſieurs puſtules qui deviennent promptement noires. Le Charbon ſe gangrène aiſément; quand la force de l'inflammation fait appréhender la gangrène, on ſaigne plus ou moins le malade, on peut même faire une ſaignée locale.

§. LXXV. *Des Maladies des os.* Nos os ſont ſujets aux mêmes maladies, que nos parties molles; à l'inflammation, à la gangrène, à la carie,

carie, à la viſcoſité glutineuſe, au skirre, aux boſſes, à la foibleſſe, au ramolliſſement, au relâchement de leurs ligamens, à l'hydropiſie de leurs articles. Nos os ſont ſujets tant intérieurement, qu'extérieurement, à toutes ces maladies; parce qu'ils renferment tant intérieurement, qu'extérieurement, des artères & des veines, dans leſquelles il ſe fait une circulation des humeurs; comme dans les artères & les veines des parties molles: d'où il ſuit que, quiconque connoît l'hiſtoire des maladies des parties molles, connoît celle des os. Nous allons cependant décrire ici quelques remarques, pour la connoiſſance & pour la curation de quelques maladies des os. Si la moëlle croupit dans ſes véſicules, elle ſe corrompt par la chaleur & le mouvement vital, elle devient âcre, putride, elle détruit la ſubſtance des os. Il eſt évident que les ſignes de ce mal & de ſon état, ſont ceux d'une inflammation profonde, & inſenſible quand on la touche extérieurement. Quand on ne peut aiſément ſéparer, nétoyer la partie, c'eſt une marque que la cure ſera très-difficile. La meilleure méthode qu'on puiſſe ſuivre dans la curation, eſt d'uſer abondamment de décoction faite de remédes fort pénétrans, capables de nétoyer, & de réſiſter à la pourriture, & enfin de percer l'os avec un trépan, ſi les premiers ſecours ne réuſſiſſent pas. Une des maladies de l'os la moins dangereuſe eſt l'inflammation du perioſte externe, dont il y a autant de cauſes, qu'il y a de cauſes des maladies internes & externes. On connoît que le perioſte externe eſt enflammé par les ſignes de l'inflammation profonde, que le tact augmente, & rend plus violente. On guérit l'inflammation du perioſte externe, en relâ-

chant la partie par des fomentations, & mieux encore quelquefois par des incisions. On connoît que cette inflammation se dispose à suppurer par les signes de la suppuration expliqués dans la séméiotique. La suppuration étant faite, il faut mettre l'os à nud, évacuer le pus, purifier l'ulcère, & traiter l'os comme on le traite ordinairement de la manière suivante; on perce légement l'os avec un petit trépan en divers endroits, lorsqu'il est gâté ou presque noir; par là on prévient l'exfoliation, & le périoste se régénere; on met l'os à couvert du pus, de la sanie; on rejette pour les pansemens les matières grasses, aqueuses; on empêche l'impression de l'air; on applique de petits plumaceaux trempés dans l'esprit de vin, dans lequel on a fait fondre du mastic. Cette façon de traiter est sur-tout nécessaire quand l'inflammation du périoste externe est changée en gangrène. Voyez les signes de gangrène dans la séméiotique. L'inflammation du périoste interne est plus à craindre, elle provient des causes ordinaires des maladies. On connoît l'inflammation du périoste interne par les signes ordinaires de l'inflammation par une douleur sourde, fixe, profonde, longue, qui ne cède à aucun remède externe & qui ne s'augmente point par le tact, mais seulement par le mouvement des muscles & l'usage intérieur des matières âcres & aromatiques. On guérit l'inflammation du périoste, soit interne, soit externe, comme l'on guérit l'inflammation, par les saignées, par les délayans, par les purgatifs, par les lavemens, par les antiphlogistiques. Mais si la suppuration ou la gangrène est formée dans le périoste interne, (on connoît que l'un ou l'autre a lieu par les signes certains de l'inflammation interne, qui a précédé, & par une douleur sour-

de, profonde fixe,) on les guérit comme on guérit les accidens que produit la corruption de la moëlle, dont nous avons parlé ci-dessus. Si les remèdes prescrits dans le cas de la corruption de la moëlle ne réussissent pas, il n'y a que l'extirpation qui puisse guérir. Les maladies des os dont nous venons de parler, & dont nous allons parler, peuvent aussi procéder des différens virus décrits ci-dessus. On ne guérit dans cette supposition les maladies des os, qu'en détruisant les virus qui en sont la cause.

L'exostose est une obstruction, une tumeur skirreuse dans l'os. On guérit l'exostose en délayant les matières engorgées par les bains, par les vapeurs d'esprit de vin, de plantes aromatiques surtout, qu'on dirige sur l'exostose, par l'usage des sudorifiques, des apéritifs, des stomachiques.

§. LXXVI. *Des Membres gelés & des Engelures.* Les grands froids gèlent les membres, ils empêchent la circulation des humeurs, il arrive même que les grands froids tuent en peu de minutes, ils gênent la circulation du sang, ils en déterminent une partie considérable au cerveau qui excite un léger assoupissement ou sommeil qui cause la mort si on s'y livre. Quand les membres sont gelés, on les dégèle en les mettant dans l'eau froide. Exposer les membres gelés au feu, c'est les faire gangréner, par ce que la chaleur du feu donne trop de mouvement aux humeurs engorgées: celle qui existe dans l'eau froide (car il n'est aucun corps dépourvu de la matière du feu) ne leur donne qu'un si doux mouvement, qu'il est impossible, qu'elle rompe leurs vaisseaux. Boerhaave explique différemment pourquoi l'eau froide dégèle les membres, il dit

que l'eau froide attire les parties frigorifiques qui sont dans le membre gelé, & que le cœur a par ce moyen moins de résistance à vaincre pour y faire circuler les humeurs. Souvent les grands froids ne gèlent pas si fort les membres; ils n'attaquent que la peau; ils y forment ce que nous appellons *engelure*. Dans le premier tems des engelures, la peau s'enfle, est douloureuse; dans le second tems l'enflure & la douleur augmentent; dans le troisième tems la peau s'excorie & s'ulcère; dans le quatrième tems elle se gangrène. On peut regarder la douleur dans ces trois derniers tems comme un signe certain de l'inflammation. Dans le premier tems les engelures se guérissent quelquefois d'elles-mêmes. Dans le second tems on frotte la partie avec la neige, ou on la met dans l'eau froide. Les personnes délicates qui ne peuvent endurer ce remède, mettent leurs engelures dans une décoction un peu moins que tiède, de plantes résolutives. Dans le troisième tems on traite les engelures avec les suppuratifs, quand l'engorgement est considérable; quand il est moindre, on les traite avec les résolutifs. Quand la suppuration, l'engorgement sont passés, on use de dessicatifs. Souvent les engelures sont entretenues dans le troisième tems par un vice benin ou malin dans les humeurs. Dans le cas d'un vice benin on use de purgatifs, d'apéritifs. Dans le cas d'un vice malin, on tente la destruction du vice, connu par les signes des maladies dont nous avons parlé. Quand la gangrène survient aux engelures, on use d'antiputrides intérieurement & extérieurement.

§. LXXVII. *Des Contusions*. La contusion n'est autre chose que la rupture de plusieurs petits vaisseaux, faite par un corps dur. La contusion

la plus dangereuſe eſt celle qui ſe fait dans un endroit différent de celui qui a reçu le coup. Dans la cure de ce mal il faut toujours tenter la réſolution, craindre la ſuppuration & encore plus la gangrène. La réſolution conſiſte à oter la liqueur extravaſée, ſans bleſſer davantage les vaiſſeaux; pour cela il faut la rendre fluide, relâcher les vaiſſeaux voiſins, la déterminer à couler dans ceux qui lui ſont propres en les évacuant ou en les frottant. Ainſi de copieuſes ſaignées ſuivies de purgations fortes, & qui n'échauffent point, des fomentations ſur la partie qui pénètrent, relâchent, atténuent, ſont employées avec ſuccès de même que les diurétiques, les diſſolvans pris intérieurement. Mais ſi la contuſion eſt ſi conſidérable, ſi profonde, comme les contuſions faites par les plaies d'armes à feu, qu'on ne peut eſpérer de la réſoudre, on ſcarifie la partie, on l'ouvre, on la fait ſuppurer.

§. LXXVIII. *De la Gangrène.* L'on appelle gangrène l'affection d'une partie qui abolit le flux de l'humeur vitale dans les artères, & ſon reflux dans les veines. Les cauſes générales de la gangrène ſont tout ce qui produit l'inflammation, une forte ligature des veines, leur compreſſion par quelque cauſe que ce ſoit, par une tumeur, &c. le grand froid, la tranſpiration arrêtée dans les abcès par les aſtringens, un âcre, un vice quelconque répandu dans les humeurs. Les ſignes auxquels on reconnoît la gangrène ſont l'inſenſibilité de la partie, ſa couleur pâle, cendrée, noire, des puſtules pleines d'une lymphe ichoreuſe. Quand on voit augmenter ces ſignes, c'eſt une marque que la gangrène dégénère en ſphacèle, ou mort entière de la partie.

On ſçait qu'une partie eſt ſphacélée, lorſqu'en brûlant, coupant la partie, on s'apperçoit qu'elle eſt entièrement privée de ſentiment. Il faut ſur le champ remédier à la gangrène. L'on doit très-promptement extirper le ſphacèle. Les indications curatives de la gangrène conſiſtent à affermir les forces, à empêcher la putréfaction de pénétrer dans les veines, à en arrêter le progrès. On ſçait comment on affermit les forces, par les cordiaux; on empêche les matières corrompues d'entrer dans les vaiſſeaux, en augmentant le mouvement des humeurs à l'extérieur, par le kina, par les ſudorifiques, par des ſcarifications. On arrête les progrès de la gangrène en détruiſant ſes cauſes ſenſibles. Mais ſi les vaiſſeaux ont abſolument perdu leur reſſort, on ne rend point par ces remédes la ſanté à la partie corrompue. On tente ſur-tout la ſuppuration de la partie gangrénée, ſans négliger l'uſage intérieur des antiputrides. Quand le ſphacèle ſuccède à la gangrène, il ne reſte de ſecours à attendre pour la vie du malade, que de l'amputation. On fait l'amputation dans le mort; on fait enſuite, ſur ce qui reſte de ſphacelé, une eſcarre avec le fer rouge, ayant auparavant fait la ligature des artères conſidérables.

§. LXXIX. *Des plaies de Tête.* Les plaies de tête endommagent ou les os du crane, ou l'intérieur, ou l'extérieur du crane. La légéreté du coup fait connoître que l'extérieur du crane eſt léſé. Le déplacement des os, le cliquetis font connoître que les os du crane ſont endommagés. La force, la profondeur du coup, la paralyſie, qui ſurviennent quelques jours après le coup, marquent que l'intérieur du crane eſt bleſſé. Les effets des plaies de tête, comme fiévre,

vomiſſement, apoplexie ſont ſouvent les mêmes au commencement des plaies de tête, ſoit que la bleſſure ſoit faite à l'intérieur, ſoit à l'extérieur du crane. Si toutefois ces effets, la paralyſie ſur-tout, ſurviennent long-tems après le coup, il ne faut pas douter que le crane ne ſoit bleſſé intérieurement, ou du moins ſes os, ou ſa dure-mère, ou le péricrane. Les effets ſuſdits, ſi peut-être on excepte la paralyſie, peuvent donc arriver, le péricrane externe étant bleſſé: mais on connoît ce cas par quelque tumeur, par quelque douleur extérieure. Il faut dans le commencement des plaies de tête ne pas tout-à-fait s'intimider, ni trop eſpérer, puiſqu'une plaie qui ne paroiſſoit rien a été ſuivie des plus funeſtes accidens, & puiſque celles qui étoient accompagnées dans leurs commencemens des plus funeſtes accidens, ſe ſont terminées heureuſement. Comme il eſt toujours à craindre l'inflammation, ou la rupture des vaiſſeaux ſanguins dans les plaies de tête, il faut ſaigner abondamment, copieuſement le malade au commencement de ſa bleſſure, faire même une inciſion cruciale ou à la partie bleſſée, quand la violence des ſymptômes, comme apoplexie, phrénéſie ne cède point aux ſaignées; où dans la partie oppoſée à la partie bleſſée, s'il y paroît une tumeur. On pratique l'opération du trépan, quand ces ſymptômes ne cèdent point à l'inciſion cruciale. Nous oſons aſſurer que, quand ils paroiſſent long-tems après le coup, ſans que le péricrane paroiſſe bleſſé, l'inciſion cruciale eſt inutile. L'opération du trépan eſt le ſeul moyen de guérir le bleſſé. La paralyſie exiſte preſque toujours dans le côté oppoſé au coup, & l'on peut dire généralement après de ſçavans Auteurs que les

ſymptômes qui arrivent après les plaies de tête, ont preſque toujours leur cauſe dans la partie du crane oppoſée à celle où ils exiſtent. Aucun raiſonnement phyſiologique, ni aucune expérience ne peuvent démontrer préciſément l'endroit à l'intérieur, ou à l'os du crane, où exiſte la plaie. La raiſon & l'expérience ont appris ſeulement que, ſi la paralyſie par exemple ſurvient après une plaie à la face, la plaie exiſte dans la baſe du crane, & l'on préſume, ſans oſer l'aſſurer, (car le contraire arrive ſouvent) que ſi les ſymptômes ci-devant mentionnés ſurviennent après une léſion faite au cuir chevelu, la plaie eſt à l'extérieur du cerveau.

§. LXXX. *De la Brûlure.* Si un feu ardent, ou quelqu'autre corps, qui en a été échauffé, eſt appliqué à notre corps, il occaſionne tous les différens dégrés & toutes les différentes ſuites de l'inflammation, ſelon la différence de ſa cauſe, de ſa durée & de la partie affectée. Ainſi les phénomènes, le diagnoſtic, le prognoſtic de la brûlure ſont les mêmes que ceux de l'inflammation. La cure n'en diffère point, il eſt toujours néceſſaire d'employer une boiſſon antiphlogiſtique. La brûlure qui n'eſt qu'une inflammation que l'on peut réſoudre, doit ſe guérir par des remèdes qui donnent du mouvement aux liqueurs, comme le feu modéré, les fomentations des plantes réſolutives. La brûlure qui doit ſe terminer en ſuppuration, doit ſe traiter comme la ſuppuration ordinaire par des émolliens, par des digeſtifs. Il eſt bon cependant même dans les brûlures où on ne peut obtenir de réſolution, d'employer la ſaignée, les purgatifs antiphlogiſtiques, les délayans, &c. En mettant ces remèdes en uſage ſur le champ, on guérit ſou-

vent la gangrène commençante. La combuſtion qui a dégénéré en croûtes gangrèneuſes, ou ſphacelées doit être traitée comme ces maladies; obſervant néanmoins de ne point appliquer ſur la gangrène par combuſtion des ſpiritueux ; mais des émolliens. La raiſon en eſt ſenſible; les ſpiritueux augmenteroient le racorniſſement des vaiſſeaux, &c.

DE LA PHARMACIE CHYMIQUE ET GALÉNIQUE.

§. LXXXI. DEs *Principes des Choſes.* Si on réfléchit profondément ſur ce texte de l'hiſtoire de la création du monde. *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre.....* enſuite *il forma l'homme*; on conviendra que le feu, l'eau, l'air, les ſemences, les minéraux, les végétaux, les animaux ont été formés uniquement de la terre; on verra que la terre eſt devenue air, feu, &c. par les différentes combinaiſons du mouvement que Dieu lui a imprimé. Aucun agent artificiel ne peut détruire la forme du feu, de l'eau, de l'air, & faire de la terre avec ces corps, & tour-à-tour faire du feu, de l'air, de l'eau avec la terre. Nous n'oſons point aſſurer que la nature ne forme plus chaque jour du feu, de l'eau, de l'air avec la terre. Preſque tous les corps que nos ſens apperçoivent ſont compoſés de terre, d'air, d'eau & de feu. L'air ſert à unir les autres principes pour former les différens corps que nous voyons. Si on apperçoit tant de différence dans les corps, il faut

en chercher la raiſon dans les différentes proportions des principes ſecondaires, comme l'eau, l'air, le feu ; & dans les différentes combinaiſons du mouvement, qui uniſſent ces principes pour former tantôt une plante, tantôt du ſang, &c.

§. LXXXII. *Des Principes de quelques ſubſtances compoſées, & de leurs Vertus.* Le ſel eſt un compoſé de terre, d'eau & de feu. On diſtingue trois ſortes de ſel, l'acide, l'alkali, & le neutre. Le ſel acide eſt un compoſé de terre, d'eau & de feu. Le ſel alkali diffère du ſel acide en ce qu'il renferme une plus grande quantité de terre que le ſel acide. Il eſt deux ſortes de ſel alkali, l'un volatil, l'autre fixe. L'alkali volatil renferme une partie d'huile du mixte dont il eſt formé ; l'alkali fixe n'en renferme point. Le ſel neutre eſt un compoſé d'acide & d'alkali. Les acides modérement pris rafraîchiſſent, condenſent, reſſerrent. Les alkalis échauffent. Le ſel neutre a différentes vertus ſelon la différence qu'il acquiert dans l'union de ſon acide avec ſon alkali. L'huile eſt compoſée du phlogiſtique uni à l'eau par le moyen d'un acide & d'une certaine quantité de terre, plus ou moins atténuée ſelon les différentes eſpéces d'huile. Il y a des huiles minérales, végétales & animales. Si les huiles ſont combinées avec beaucoup d'acide, elles forment des baumes & des réſines ; ſi elles ſont combinées non-ſeulement avec beaucoup d'acide, mais encore avec beaucoup d'eau, elles forment des gommes. Si les huiles ſont combinées avec des alkalis, elles forment des ſavons. Les métaux ſont compoſés du phlogiſtique & d'une terre différemment modifiée ou configurée.

§. LXXXIII. *Du Rapport des différentes subſtances entr'elles.* Il eſt des corps dans la nature qui ont un rapport ſi intime les uns avec les autres, qu'ils s'uniſſent quand on les verſe les uns ſur les autres. Les Chymiſtes rendent raiſon de ces phénomènes par ces axiômes. *Les corps ſemblables s'uniſſent entr'eux. Ils abandonnent le corps ſemblable auquel ils ſont unis pour s'unir au corps plus ſemblable qu'on leur préſente.* Nous admettons la vérité de ces axiômes. Nous ſommes cependant perſuadés que la nature dans la formation du ſel, par exemple, & de mille autres corps formés de principes diſſemblables, ſçait trouver différens moyens pour les unir plus parfaitement entr'eux, que s'ils étoient parfaitement ſemblables. Les Chymiſtes ont dreſſé une table très-inſtructive pour nous apprendre l'ordre des rapports des différentes ſubſtances entr'elles. Des modernes ſe ſont beaucoup fatigué l'eſprit pour ſçavoir comment une ſubſtance abandonne une ſubſtance ſemblable à laquelle elle eſt unie, pour s'unir à une ſubſtance plus ſemblable qu'on lui préſente. Il nous paroît qu'il eſt inutile de chercher d'autres raiſons de ce phénomène que celle-ci ; elle eſt vague à la vérité, mais très-probable. Tant qu'un corps n'eſt point parfaitement uni à ſon ſemblable, il reſte toujours plus poreux, que s'il étoit uni à ſon ſemblable ; donc il peut-être pénétré par ces pores, par un corps plus ſemblable, & laiſſer échapper le corps moins ſemblable, auquel il eſt uni, par le mouvement que la peſanteur, ou la projection du corps plus ſemblable exerce. On peut me faire ici cette objection : rien, par exemple, n'eſt plus ſemblable au fer que le fer ; donc le fer ne peut pas être diſſous par un corps

plus ſemblable. Voici ma réponſe à cette objection. Rien n'eſt plus ſemblable intrinſéquement au fer que le fer; j'en conviens. Rien n'eſt plus ſemblable extrinſéquement ou extérieurement au fer que le fer; je diſtingue cette propoſition. Rien n'a la forme viſible & apparente, plus ſemblable au fer, que le fer; j'en conviens; rien n'a la forme extérieure inviſible, ou inapparente, ſi je peux parler ainſi, plus ſemblable au fer que le fer; je le nie.

§. LXXXIV. *Explication de la Table des Rapports.* A la tête de la première colonne on voit le ſigne de l'acide en général. Deſſous le ſigne de l'acide en général on voit le ſigne du phlogiſtique. Deſſous le ſigne du phlogiſtique on voit le ſigne de l'alkali fixe. Deſſous le ſigne de l'alkali fixe on voit le ſigne de l'alkali volatil. Deſſous le ſigne de l'alkali volatil on voit le ſigne des terres abſorbantes. Enfin deſſous le ſigne des terres abſorbantes on voit le ſigne des ſubſtances métalliques en général. Cet ordre manifeſte clairement qu'un acide quelconque, ſoit nitreux ou autre a plus de rapport avec le phlogiſtique qu'avec aucune autre ſubſtance; il démontre qu'un acide quelconque uni à une ſubſtance métallique, peut en être ſéparé par une terre abſorbante. Il marque encore que ce même acide uni à une terre abſorbante peut en être ſéparé par un alkali volatil; & ainſi de ſuite. La manière dont nous expliquons cette première colonne doit ſervir pour expliquer les ſuivantes. A la tête de la ſeconde colonne on voit le ſigne de l'acide marin. Immédiatement deſſous le ſigne de l'acide marin eſt placé le ſigne de l'étain. Deſſous le ſigne de l'étain eſt placé le ſigne du régule d'antimoine. Deſſous le ſigne

du régule d'antimoine eſt placé le ſigne du cuivre. Au-deſſous du ſigne du cuivre eſt placé le ſigne de l'argent. Au-deſſous du ſigne de l'argent eſt placé le ſigne du mercure. L'or eſt placé deux caſes au-deſſous du mercure, pour faire comprendre que l'acide marin ſeul ne peut point le diſſoudre, qu'il a beſoin de l'acide nitreux, au moins du phlogiſtique, pour en faire la diſſolution. La troiſième colonne repréſente les affinités de l'acide nitreux. Le ſigne qui le déſigne ſe trouve à la tête; immédiatement au-deſſous de ce ſigne ſe trouve le ſigne du fer. Deſſous le ſigne du fer on voit le ſigne du cuivre. Deſſous le ſigne du cuivre on voit le ſigne du plomb. Deſſous le ſigne du plomb on apperçoit le ſigne du mercure. Deſſous le ſigne du mercure on apperçoit le ſigne de l'argent. La quatriéme colonne explique les affinités de l'acide vitriolique. Deſſous le ſigne de l'acide vitriolique on voit le ſigne du fer, du cuivre & de l'argent. Chacun de ces ſignes eſt placé dans une caſe différente ſelon l'ordre de ſon rapport. Comme l'acide en général repréſente à la tête de la première colonne les acides en particulier, il eſt clair qu'il faut ſuppoſer dans la colonne des acides en particulier, ſelon le même ordre & ſelon le même rapport, toutes les ſubſtances qui ſont placées au-deſſus des ſubſtances métalliques dans la première colonne. Ainſi par exemple, dans la colonne de l'acide nitreux, il faut ſuppoſer immédiatement au-deſſus du ſigne du fer le ſigne des terres abſorbantes. Deſſus le ſigne des terres abſorbantes, il faut ſuppoſer le ſigne de l'alkali volatil. Deſſus le ſigne de l'alkali volatil, il faut ſuppoſer le ſigne de l'alkali fixe. Deſſus le ſigne de l'alkali fixe, il faut ſuppo-

ser le signe du phlogistique. La cinquième colonne représente les affinités des terres absorbantes. Au-dessous de leur signe on voit le signe de l'acide vitriolique, nitreux, marin, & du vinaigre, placé l'un après l'autre dans des cases différentes selon l'ordre de leur rapport. La sixième colonne représente les affinités des alkalis fixes, avec les acides qui sont les mêmes que celles des terres absorbantes. On y trouve de plus le soufre placé au-dessous de tous les acides, parce que le foie du soufre qui est une combinaison du soufre avec l'alkali, est décomposé par un acide qui se joint à l'alkali. On pourroit placer dans la même case du soufre, l'esprit sulfureux volatil (c'est une combinaison particulière de l'acide vitriolique avec le phlogistique) parce qu'il a, de même que le soufre, moins d'affinité avec les alkali fixes qu'avec les acides. On pourroit également placer dans cette même colonne les huiles à côté du soufre, parce qu'elles s'unissent aux alkalis fixes, & forment avec eux des savons qui sont décomposés par un acide quelconque. La septième colonne représente les affinités des alkalis volatils; elles sont les mêmes que celles des terres absorbantes. A la tête de la huitième colonne on voit le signe des substances métalliques, ensuite celui de l'acide marin, vitriolique, nitreux & du vinaigre. Il faut remarquer ici que l'acide marin ne peut point séparer les acides vitrioliques & nitreux du fer & du cuivre, cette remarque forme une exception à cette huitième colonne. On voit dans la neuvième colonne les affinités du soufre. L'alkali fixe, le fer, le cuivre, le plomb, l'argent, le regule d'antimoine, le mercure, & l'or sont placés l'un après l'autre dessous le soufre, suivant

l'ordre de leur affinité. Il faut remarquer à l'égard de l'or qu'il ne se laisse dissoudre que par le foie de soufre. A la tête de la dixième colonne on voit le mercure ; au-dessous de lui on voit différentes substances métalliques placées l'une après l'autre suivant l'ordre de leur affinité. Ces substances sont l'or, l'argent, le plomb, le cuivre, le zinc & le régule-d'antimoine. On ne trouve point le signe de l'étain dans cette dixième colonne, on pourroit cependant le placer entre le plomb & le cuivre. La onzième colonne marque l'affinité du plomb plus grande avec l'argent qu'avec le cuivre. La douzième colonne marque que le cuivre a plus d'affinité avec le mercure qu'avec la pierre calaminaire. La treizième colonne marque que l'argent a plus d'affinité avec le plomb qu'avec le cuivre. La quatorzième colonne marque les affinités du fer. Le régule d'antimoine est placé dans cette colonne dessous le fer. On voit dessous l'antimoine, l'argent, le cuivre, le plomb dans la même case, parce que leur dégré d'affinité avec le fer n'est pas bien déterminé. Il en est de même de la quinzième colonne : le régule d'antimoine est à la tête, le fer est immédiatement au-dessous, & les trois mêmes métaux dans une même case au-dessous du fer. Enfin la seizième colonne marque que l'eau a plus de rapport avec l'esprit de vin qu'avec les sels neutres ; les alkalis fixes au contraire, & les acides minéraux ont plus d'affinité avec l'eau qu'avec l'esprit de vin. Quelques-uns ajoutent à la table des rapports une petite colonne à la tête de laquelle est le signe de l'esprit de vin, sous le signe de l'esprit de vin est le signe de l'eau, sous le signe de l'eau est le signe de l'huile. Quand cependant l'huile par-

ticipe de la nature du ſavon, elle ne peut point être ſéparée de l'eſprit-de vin par le moyen de l'eau.

§. LXXXV. *Du Plomb.* Paracelſe dit que le plomb eſt le quatriéme pilier de la chirurgie. Les ulcères ſe nétoyent & ſe cicatriſent ſouvent mieux ſous une plaque de plomb, que ſous la plùpart des emplâtres. On fait entrer le plomb dans un grand nombre d'onguens. Les bons effets du plomb employés extérieurement viennent de ſa peſanteur qui s'oppoſe à la production des chairs baveuſes, qui empêchent la cicatrice. L'uſage intérieur du plomb eſt (pour parler en général) nuiſible. Tout le monde connoit les coliques de plomb. L'alkali de tartre, les forts purgatifs ſont un remède contre les mauvais effets du plomb. On ſe ſert de la poudre de plomb pour les ulcères cancéreux. Le plomb adoucit les âcres aigres qui s'attachent à ce métal & le diſſolvent; c'eſt pourquoi la poudre de plomb adoucit les âcres des ulcères. On peut employer la calcination de plomb aux mêmes uſages que le plomb. La calcination de plomb abſorbe les âcres, elle cicatriſe les ulcères. Tout le monde ſçait que le *minium* ſaupoudré deſſéche les chancres véroliques, & arréte ſes progrès. On fait la céruſe avec le plomb. La céruſe eſt une eſpéce de rouille de plomb faite par le vinaigre. La céruſe eſt deſſicative, rafraîchiſſante, & répercuſſive: on s'en ſert extérieurement: il faut prendre garde qu'en rafraîchiſſant par la céruſe les parties enflammées, & qu'en deſſéchant quelqu'ulcère, on ne nuiſe au malade: ce qui arrive quand l'inflammation & l'ulcère ſont ſymptomatiques, ou effet de quelque vice des humeurs. Avec la céruſe on fait le

vinaigre de Saturne. Réduiſez en poudre la céruſe ; verſez deſſus de bon vinaigre d'Orléans. Quand le vinaigre devient jaune, doux, ſucré, le vinaigre de Saturne eſt fait. Le vinaigre de Saturne eſt, comme la céruſe, rafraîchiſſant, répercuſſif; il s'employe extérieurement, on en gargariſe les inflammations de la gorge. Si on fait évaporer une partie du vinaigre de Saturne, ſi on met le reſte dans un lieu frais & ſec, il ſe forme des cryſtaux, qui ſont le ſel de Saturne : on le fait prendre intérieurement dans les *chaudes-piſſes* depuis un demi-grain juſqu'à quatre grains; il eſt extrêmement rafraîchiſſant.

§. LXXXVI. *Du Fer.* La limaille de fer bien porphyriſée eſt un bon remède pour les pâles couleurs. Elle ſert auſſi à rétablir les regles ſupprimées ou diminuées. On la donne depuis trois grains juſqu'à dix-huit grains. Elle eſt apéritive, tonique, diſſolvante des humeurs épaiſſes & glaireuſes. M. *Lemery* a inventé cette préparation du fer ; on met de la limaille d'acier dans un pot de terre, on y verſe de l'eau deſſus, on remue tous les jours, on ajoute de nouvelle eau à meſure que l'ancienne s'évapore, on continue cette manœuvre juſqu'à ce que la limaille ſoit réduite en poudre impalpable. Cette préparation a les mêmes vertus que le fer porphyriſé; il eſt plus pénétrant, il eſt excellent pour les eſtomacs glaireux, relâchés.

§. LXXXVII. *Du Soufre.* On ſe ſert des fleurs de ſoufre en médecine On fait ces fleurs de ſoufre en mettant du ſoufre ordinaire dans un vaiſſeau de terre non verniſſé ſur un petit feu, on ajuſte un récipient. Les fleurs de ſoufre incorporées dans une conſerve quelconque depuis la doſe de huit grains, juſqu'à dix-huit,

ſont excellentes pour les ulcères du poulmon, des reins, contre un vice âcre, obſtruant dans les vaiſſeaux. Les fleurs de ſoufre mélées avec de l'axouge ſont un remède excellent pour la galle. Le ſoufre ſe diſſout dans l'huile de térébentine. On peut employer intérieurement cette diſſolution pour les mêmes uſages que l'on employe les fleurs de ſoufre. La doſe de cette diſſolution eſt de douze gouttes.

§. LXXXVIII. *Du Mercure, de ſes préparations, & de leur uſage.* Le mercure dont on fait uſage en médecine eſt du mercure révivifié du cinnabre. (Le cinnabre eſt une union du mercure avec le ſoufre. Révivifier le mercure de ſon cinnabre, c'eſt ſéparer le mercure du ſoufre, qui forme avec lui un corps dur & rouge, qu'on nomme cinnabre.) On employe le mercure intérieurement & extérieurement. On en fait une pommade pour oindre le corps. Prenez du mercure révivifié du cinnabre & de la graiſſe de porc, de chacun une livre; triturez enſuite la graiſſe & le mercure pendant huit ou douze heures, jusqu'à ce qu'en regardant avec une bonne louppe, il ne paroiſſe aucun globule de mercure.

L'onguent mercuriel guérit la vérole, la galle, il détruit la vermine. On l'emploie en frictions pour la vérole confirmée à la doſe de deux gros tous les jours. On en continue l'uſage juſqu'à ce que les ſymptômes principaux de vérole ſoient guéris. On ſuſpend les frictions quand la ſalivation paroît; on les entretient enſuite à la même doſe qu'on les employoit, lorſqu'on les a interrompues. On peut détourner l'humeur de la ſalivation par les purgatifs vers l'anus. Quand le mercure ſe porte à la tête,

on doit néceſſairement l'en détourner par les purgatifs. Partie égale de nitre bien fort & de mercure forme la diſſolution mercurielle. Si on verſe huit fois autant d'eau pure ſur cette diſſolution, on fait l'eau mercurielle. On ſe ſert de cette eau mercurielle à l'extérieure comme corroſif pour les maladies de la peau où il y a un vice local qu'il faut détruire. Si on fait évaporer la diſſolution mercurielle juſqu'à ſiccité, on obtient une poudre rouge, nommée *précipité rouge.*

Le précipité rouge eſt un bon eſcarrotique pour les chancres ulcérés, pour ronger les chairs baveuſes des vieux ulcères. Si on verſe quatre fois ſur le précipité rouge de bon eſprit de vin juſqu'à ce qu'il en ſoit couvert, ſi on y met le feu chaque fois on fait avec le précipité rouge *l'arcanum corallin.* On peut regarder l'arcanum corallin comme un des grands fondans des humeurs froides & véroliques anciennes. Sa doſe eſt d'un demi-grain, ou d'un grain, quand on le donne comme purifiant ; elle eſt d'un grain juſqu'à trois, lorſqu'on le donne comme évacuant. Si on broie du mercure & du ſel marin enſemble, & ſi on met le tout à la diſtillation, il paſſera d'abod du mercure, enfin il ſe fera une ſublimation d'un *ſublimé corroſif* bien formé. L'acide du *ſel marin* ne fait que la quatrième partie du *ſublimé corroſif.* On employe *le ſublimé corroſif* pour guérir la vérole. Prenez ſeize grains de *ſublimé corroſif*, faites les diſſoudre dans deux livres d'eau de vie de France, donnez-en une cuillerée le ſoir au malade dans un verre de décoction de graine de lin, augmentez inſenſiblement juſqu'a en donner deux & même trois cuillerées par jour. Le ſublimé corroſif ne guérit jamais plus ſurement que lorſqu'il n'excite aucune

évacuation ſenſible, ſoit par les ſelles, ſoit par la ſalivation. La meilleure méthode de donner le *ſublimé corroſif* eſt de le donner le ſoir à la ſortie du bain, ayant fait boire avant d'entrer dans le bain une demi-pinte de tiſanne ſudorifique. Avec le *ſublimé corroſif*, on fait le *mercure doux*. Prenez quatre parties de ſublimé corroſif, & trois parties de mercure coulant; broyez en poudre fine dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, en y verſant peu-à-peu le mercure, enſuite mettez ce mêlange dans pluſieurs fioles dont vous n'emplirez que le tiers, & vous les mettrez au bain de ſable, donnant un feu doux d'abord, qu'on augmente juſqu'à ce que la ſublimation ſoit faite. Alors on laiſſe éteindre le feu & réfroidir les fioles; enſuite on les caſſe. On met en poudre le *ſublimé* qu'on y trouve & on y verſe peu-à-peu, en broyant, une partie de mercure coulant; enſuite on fait réſublimer comme la première fois: on réitère la ſublimation juſqu'à trois fois. On a ainſi le *mercure doux*. On le porphyriſe pour l'uſage, on le mouille avec un peu d'eſprit de vin rectifié: on le laiſſe dans un lieu chaud, & lorſqu'il eſt ſec on l'enferme. Le mercure doux eſt un fondant; ce grand nombre de rectifications diminue beaucoup ſa vertu fondante; c'eſt pourquoi de bons Praticiens ne ſe ſervent du *mercure doux*, autrement dit *aquila alba*, que de la ſeconde ſublimation. Ils le mettent tremper dans l'eſprit de vin lorſqu'ils veulent s'en ſervir. Le mercure doux eſt purgatif à la doſe de huit, douze grains, il eſt altérant à la doſe de trois, quatre grains.

LXXIX. *De l'Antimoine de ſes préparations chymiques, &c.* L'antimoine eſt une ſubſtance métallique unie au ſoufre; diſpoſée en longues ai-

guilles. *Kunkel* a le premier fait ufage de l'antimoine-crud pour lui-même, dans de grandes douleurs de rhumatifme au bras gauche avec paralyfie ; il en prit d'abord pendant fept jours, dans la conferve de rofes, commençant par cinq grains & finiffant par trente-cinq, jufqu'à guérifon. Cinq ans après étant attaqué d'une fiévre-quarte avec douleur entre les deux épaules, il dit qu'il prit encore de l'antimoine avec le même fuccès. L'antimoine, comme l'on voit, eft un remède convenable contre les obftructions & contre la cacochimie. On ne prend point l'antimoine en diffolution ; on s'en abftient auffi lorfqu'il y a des aigres dans les premières voies. Si l'on vouloit en faire ufage dans ce dernier cas, on purgeroit. Si on expofe le régule d'antimoine à un degré de chaleur modéré, il fe calcine, il perd une partie de fon phlogiftique ; fi on expofe cette chaux à un degré de feu très-violent, elle fe convertit en verre. Prenez une partie d'antimoine crud & trois parties de nitre purifié, mettez le tout en poudre fine, expofez-le à l'action du feu, vous aurez un antimoine diaphorétique dépouillé entièrement de fon phlogiftique. L'acide nitreux dans cette opération détruit le phlogiftique du foufre & de l'antimoine. Comme une partie de l'acide du foufre ne fe détruit pas dans cette opération, elle fe combine avec l'alkali du nitre ; c'eft pourquoi pour avoir l'antimoine diaphorétique pur, il convient de le laver. L'antimoine diaphorétique eft un grand fondant des humeurs froides. Si on fait détonner enfemble parties égales de nitre & d'antimoine, & fi on y ajoute une partie de quelque fubftance, qui contienne abondamment du phlogiftique, on obtient un régule bien

pur, ſans alliage de ſoufre. (Le régule d'antimoine eſt la partie métallique de l'antimoine exempte de tout alliage. Dans cette opération l'acide nitreux détruit à la vérité une partie du phlogiſtique, du régule de l'antimoine ; mais elle lui eſt rendue par la partie qui abonde en phlogiſtique, que l'on brûle avec lui.) Pour faire le régule des métaux prenez parties égales de cuivre, de fer, d'antimoine & détain ; faites bien fondre le tout pour en faire un mélange, vous aurez le régule des métaux. Le régule des métaux ſert à faire le lilium. Pour faire le lilium mêlez une partie de régule des métaux, & trois parties de nitre purifié, bien ſec ; le tout en poudre fine, jettez ce tout dans un creuſet rougi, faites un feu de fonte ; coulez enſuite la maſſe dans un mortier de fer, & pulvériſez-la groſſièrement ; lorſqu'elle eſt ſuffiſamment refroidie, mettez-la dans un matras, verſez par deſſus, tandis qu'elle eſt chaude, de l'eſprit de vin très-rectifié, juſqu'à ce qu'il en ſurnage, faites digérer ce mélange au bain de ſable, juſqu'à ce que l'eſprit de vin ait acquis une couleur rouge. Pendant la fuſion des métaux le nitre s'alkaliſe, ſon acide détruit le phlogiſtique du régule, les autres métaux ſe calcinent, leur chaux augmente la cauſticité du nitre ; le nitre alkaliſé pendant la digeſtion agit ſur l'eſprit de vin ; une de ſes parties s'empare de l'acide de l'eſprit de vin, l'autre agit puiſſamment ſur le principe huileux, avec lequel il forme un ſavon roux. Si l'eſprit de vin n'étoit pas parfaitement déphlegmé, l'eau ſurabondante diſſolveroit une partie de l'alkali ; le ſavon qui s'eſt formé avec l'huile de l'eſprit de vin ſe diſſoudroit dans l'alkali réſous par l'eau ſurabondan-

te, & non par l'eſprit de vin. Le lilium eſt un des plus forts cordiaux que nous ayons; douze gouttes dans ſuffiſante quantité d'eau raniment, pour ainſi-dire, un mourant. Enfin avec l'antimoine on fait le kermes minéral. Prenez une livre de bon antimoine concaſſé groſſièrement, quatre onces de nitre fixé, une pinte d'eau de pluie, faites bouillir le tout pendant deux heures; filtrez la liqueur toute bouillante, il ſe précipitera une poudre nommée *Kermes minéral.* Elle corrige, elle fond les humeurs épaiſſes à un grain; elle fait vomir, à trois grains: ce remède cepdant comme purgatif & vomitif eſt inuſité, ſon action n'eſt pas ſure & il vaut mieux employer le tartre ſtibié pour faire vomir. Nous omettrons pluſieurs préparations d'antimoine, ſoit par ce qu'elles rendroient notre ouvrage trop long, ſoit par ce que nous ſommes perſuadés que la connoiſſance du regne végétal, peut ſuppléer à la connoiſſance de pluſieurs remèdes tirés de l'antimoine. Nous omettons, par exemple, *l'antihectique de la Poterie*, &c. (cet antihectique eſt un mêlange de chaux d'antimoine & de plomb) parce que nous ſommes perſuadés qu'on peut guérir avec les ſommités de ſapin, le creſſon, les maladies de poitrine. Nous exceptons cependant les humeures froides. Les remèdes altérans de l'antimoine ſont préférables pour cette maladie. Pourſuivons la deſcription des préparations de l'antimoine. Mêlez enſemble partie égale d'antimoine crud & de nitre, expoſez le mêlange à l'action du feu, embraſez-le avec un charbon, il ſe fera une grande détonnation. La détonnation paſſée, & les vaiſſeaux refroidis, retirez-en la matière, ſéparez les ſcories, vous aurez deſſous le foie

d'antimoine d'une couleur luisante & rougeâtre. Dans ce foie d'antimoine il y a une dissolution du régule par le foie de soufre, du nitre fixé, du tartre vitriolé, & une partie d'antimoine. Avec le foie d'antimoine on fait le safran des métaux. Pour faire le safran des métaux, mettez en poudre le foie d'antimoine, exposez-le à l'air deux ou trois jours dans un lieu humide, versez de l'eau chaude dessus, remuez-la, laissez-la reposer, renversez-la ensuite, & lavez ainsi plusieurs fois la poudre qui tombe au fond; elle est dans cet état d'une couleur jaune qui l'a fait nommer safran des métaux. Cette poudre est absolument débarrassée du nitre fixé, du tartre vitriolé & de la dissolution du régule par le foie de soufre. Ainsi ce que l'eau ne dissout pas lorsqu'on lave le foie d'antimoine, c'est une partie de l'antimoine qui n'est dissoute que superficiellement par la partie du nitre alkalisé qui n'est point alliée au soufre pour faire le foie de soufre. Cette dissolution superficielle se fait lorsqu'on met le foie d'antimoine dans l'eau. Avec le verre d'antimoine, le safran des métaux & la crême de tartre on fait le tartre émétique. Pour faire le tartre émétique prenez du verre d'antimoine & du safran des métaux autant de l'un que de l'autre; & de la crême de tartre le double. On prend, par exemple, du verre d'antimoine & du safran des métaux, de chaque une demi-livre & une livre de crême de tartre. On réduit le verre d'antimoine en poudre grossière, & on réduit la crême de tartre en poudre fine. On partage la crême de tartre en quatre parties, on mêle une de ces parties avec le verre d'antimoine & le safran des métaux; on met ce mêlange dans un chaudron, on y verse quatre pintes

pintes d'eau bouillante. On place le chauderon ſur un fourneau, on remue le tout dans l'eau. Il faut augmenter inſenſiblement le feu pour que l'eau dans le chauderon ſoit plus de deux heures avant de commencer à bouillir. Lorſqu'elle bouillira; on rétirera auſſi-tôt du feu, & on verſera doucement l'eau dans une terrine. On ajoutera un quarteron de crême de tartre à ce qui reſtera dans le chauderon, & on y verſera quatre pintes d'eau froide; (quantité néceſſaire pour diſſoudre la crême de tartre.) On remettra le tout ſur le fourneau; on graduera tellement le feu, qu'il ne bouille qu'après deux heures de digeſtion; dès que l'eau bouillira verſez-la dans une autre terrine. Mettez encore avec le reſtant un quarteron de crême de tartre, & quatre pintes d'eau, opérez comme les premières fois. Réitérez cette opération un quatrième fois. On renverſe dans une ou deux terrines nouvelles, l'eau des quatre terrines refroidie, pour avoir ce qui s'eſt dépoſé au fond, où il ſe trouve de la crême de tartre, qu'il faut mettre dans le chauderon avec ce qui y eſt reſté: on y verſe quatre pintes d'eau; on remue le tout enſemble, on le laiſſe en digeſtion pendant deux heures, & on le fait bouillir comme les quatre autres fois. Enfin on filtre toute l'eau de ces cinq décoctions, & on la fait évaporer juſqu'à ce qu'il ne reſte qu'une matière ſaline ſous la forme de poudre fine, qui eſt le tartre émétique. On fait évaporer à feu bien doux pour ne pas décompoſer le tartre émétique. Un grain de tartre émétique fait vomir. On peut cependant en mettre trois grains dans une chopine d'eau que l'on diviſe en trois verres, afin que ſi le premier verre ne fait pas aſſez d'effet, on puiſſe en donner un

second & ainsi de suite. Un grain d'émétique dans une pinte de tisanne fait aller par bas. Il faut remarquer ici que toutes les doses des médicamens que nous avons décrites jusqu'à présent & que nous décrirons, sont pour des adultes.

§. LXXX. *Des Végétaux en général, & de leurs préparations.* Les végétaux sont formés de semence. Dans ces semences il est des vaisseaux qui impriment invariablement (du moins ordinairement) une figure particulière à tous les corps que la chaleur & le mouvement font passer dedans eux. Les sucs des végétaux ne sont dans leur commencement que de l'eau mêlée d'un peu de terre Cette eau mêlée d'un peu de terre devient insensiblement sel. Ce sel ensuite s'atténue; quelques-unes de ses parties forment du feu; ce feu s'unit à une partie de sel, ce sel s'unit à l'eau. De cette combinaison naît l'huile. Une partie de cette huile en s'atténant devient esprit volatil. Il est cependant des végétaux comme le laurier, l'oranger, enfin tous les végétaux aromatiques, en qui la formation des principes actifs n'est pas si sensible, ni si lente que dans les végétaux non aromatiques. La cause de la différence des produits des végétaux est la différente texture des fibres des plantes, & la différente combinaison de mouvement que la chaleurs imprime. Lorsque des végétaux ont produit leur sel, leur huile & leurs parties terreuses ils fermentent. C'est la chaleur qui est le premier agent de la fermentation. Pour qu'un corps fermente, il doit contenir une certaine proportion de parties aqueuses, salines, huileuses & terrestres. Si la chaleur desunit ces principes, les atténue, les combine differemment, de sorte que les parties

salines soient envéloppées de parties huileuses, il se forme une liqueur vineuse; si la chaleur loin d'envelopper les parties salines des parties huileuses les laisse nuds, ou ne les unit que foiblement avec les parties huileuses, il se fait du vinaigre; & si enfin la chaleur combine d'une manière particulière l'huile avec la partie saline, il se fait un alkali ou un corps corrompu. En voici assez sur la formation des principes des végétaux, &c. Parlons de leurs usages en médecine, &c. Lorsqu'on cueille les plantes, ou leurs parties, pour les sécher, il faut choisir un beau tems, sec. Il faut remarquer ici que les plantes qui agissent par des principes fort actifs, comme la lavande, ne sont dans leur état de vigueur que lorsque leurs fleurs commencent à s'épanouir. Celles qui agissent par des principes moins actifs ne sont jamais plus salubres que dans leur jeunesse. Il vaut mieux arracher les racines en automne ou au commencement de l'hiver qu'en toute autre saison. Les racines au printems sont remplies de sucs aqueux imparfaitement élaborés; en été elles sont trop desséchées; en automne lorsque les feuilles commencent à tomber, la séve retombe en grande partie dans les racines. Le tems de cueillir les fleurs est lorsqu'elles commencent à s'épanouir. On doit sécher rapidement les plantes au soleil, ou dans une étuve. Une dessication lente enlève plus de leurs principes actifs. On doit conserver les plantes aromatiques dans des vases bien bouchés de crainte qu'elles ne perdent trop de leurs principes actifs par l'évaporation. On emploie les plantes en médecine ou en infusion, ou en décoction, ou en en exprimant le jus, ou en bien d'autres manières dont nous allons parler

successivement. Faire infuser une plante, c'est verser dessus une liqueur dans laquelle on la laisse tremper quelque tems. Les infusions se font ou dans l'eau bouillante comme le thé, où dans une liqueur froide. On peut infuser les plantes dans le vin, dans l'eau de vie. Ces différents menstrues se chargent des différens principes actifs des plantes. On a coutume de ne faire infuser que les plantes aromatiques; on les fait infuser afin de moins perdre de leur odeur. Les décoctions se font lorsqu'on fait bouillir les plantes dans un liquide quelconque. Les décoctions des plantes sont ou tisannes, ou apozèmes, ou bouillons médicinaux. Les tisannes sont des légeres décoctions des racines, des feuilles, &c. des plantes. Les apozèmes sont de fortes décoctions des feuilles, ou racines des plantes, auxquelles on ajoute un peu de syrop. Les bouillons médicinaux sont de plus fortes décoctions que celles des apozèmes, des substances végétales ou animales, ou de ces deux substances réunies ensemble. Les sucs des plantes sont en général plus efficaces que ne le sont leurs infusions, ou leurs décoctions, parce que les principes des plantes sont plus naturels & plus abondans dans leurs sucs que dans les décoctions ou infusions. Les sucs des plantes donnent quelquefois un sel qui crystalise, qui a la même vertu, les mêmes principes que le suc de la plante. Lorsqu'on veut garder quelque tems le jus des plantes, il faut aussi-tôt qu'il est tiré en remplir une bouteille jusqu'au col. Il faut que le col de la bouteille soit étroit. On verse ensuite un peu d'huile qui empêche la communication de l'air extérieur. Pour préparer les sucs des plantes, il faut choisir les herbes nouvellement cueillies; on les pile sur le champ dans

un mortier de pierre. Il eſt des plantes très-dures, très-ſucculentes qu'il faut laiſſer macérer avant de les battre pour en extraire le ſuc. On nomme extrait les ſubſtances qu'on a ſéparées des corps par une menſtrue convenable, & qu'on raſſemble ſous un petit volume par l'évaporation d'une partie ou de la totalité du véhicule. Il eſt des extraits gommeux ou mucilagineux, des extraits réſineux-gommeux & des extraits purement réſineux. L'ébullition deſſéche la réſine, la ſépare de la gomme; il faut donc préparer les extraits réſineux avec le moins d'eau qu'il eſt poſſible, ſans les faire bouillir & les faire deſſécher au bain-marie. L'eau eſt le diſſolvant des ſucs gommeux & des ſucs réſineux-gommeux. L'eſprit de vin eſt le diſſolvant des ſucs réſineux. On nomme diſtillation une évaporation qu'on fait dans des vaiſſeaux appropriés des ſubſtances que le feu fait monter. En mettant dans un vaiſſeau diſtillatoire au bain-marie, une plante aromatique, on en retire une eau chargée de toute ſon odeur. Si on diſtille la plante à feu nud obſervant de mettre dans le vaiſſeau diſtillatoire une certaine quantité d'eau, il paſſe premierement l'eſprit recteur, enſuite l'huile eſſentielle qui ſurnage dans le récipient. L'eau peut ſervir de moyen pour extraire preſque tous les principes des plantes; elle diſſout les minéraux & les animaux. Elle ne ſe charge cependant point des huiles eſſentielles, ni des réſines, l'eſprit de vin eſt le véritable diſſolvant de ces dernières ſubſtances.

§. LXXXXI. *Des Animaux en particulier & de leurs vertus médicinales.* La vipère purifie le ſang par les pores de la peau : elle eſt un grand reſtaurant : on en fait des bouillons mé-

dicinaux: on en retranche la tête, la peau & les boyaux. On fait ces bouillons au bain-marie, avec un poulet dans un vaisseau bien clos. La poudre de vipère a la même vertu que la vipère qu'on emploie en bouillon. Sa dose est d'un scrupule. On retranche la tête de la vipère à cause de son venin, & les boyaux à cause des excrémens. Les cloportes sont apéritifs. C'est pourquoi on en met dans les apozèmes apéritifs pour l'hydropisie, la jaunisse, & la lymphe épaissie. On donne les cloportes écrasés dans chaque prise d'apozème, ou dans chaque bouillon depuis cinq jusqu'à dix. Si on emploie la poudre de cloportes, on en donne depuis cinq grains jusqu'à dix. Les cantharides ont la vertu des cloportes, on n'a coutume de les emploier qu'extérieurement, elles font alors un ulcère sur la peau, elles passent en partie dans la masse du sang, & elles en dissolvent les épaississemens. On fait avec la corne de cerf rapée une décoction & une gelée. Cette gelée est nourrissante, adoucissante, on peut l'aromatiser selon le besoin. On peut ajouter à la corne de cerf, quand on veut rendre sa gelée plus fortifiante, plus cordiale, une vieille perdrix. Il y en a qui au lieu de corne de cerf, emploient, pour faire la gêlée, les os des animaux. D'autres rejettent tout mélange de parties d'autres animaux. Cette conduite est préjudiciable aux malades. La corne de cerf rend un mucilage plus atténué, moins relâchant que les os des animaux qu'on veut lui substituer; & les sucs des vieux animaux tels que la perdrix, le coq, &c. rendent la gêlée de corne de cerf plus cordiale, sur-tout lorsqu'on l'aromatise au goût du malade, avec l'eau distillée d'une plante aromatique quelconque.

FIN.

TABLE

DES MATIERES.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Ouvrage Manuscrit intitulé. *Principes de Médecine & de Grande Chirurgie*, &c. par M. Lansel de Magny, Docteur en Médecine, &c. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 2 Mai 1768.

GARDANE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France et de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le sieur Lansel de Magny, *Docteur en Médecine, &c.* Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, *Des Principes de Médecine & de Grande Chirurgie, Extraits des Ouvrages d'Hippocrate & de Boerhaave, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces Causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter

par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de décheance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France,

le Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le premier jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent soixante-huit, & de notre Regne le cinquante-troisieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre-Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, nº 45 fol. 496, conformément au réglement de 1723, qui fait défenses art. 41, à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre, neuf exemplaires prescrits par l'art. 108 du même réglement. A Paris ce 17 Août 1768.

BRIASSON, *Syndic*

350 160
500 0/15

